



# LE DRAPEAU ROUGE

*Proletaires de tous les pays, unissez-vous !*



**LE PARTI,  
NOTRE TACHE ET NOTRE CHEMIN**





# SOMMAIRE

**EDITORIAL**

**(p.4)**

**ARTICLE CENTRAL :**

**LE PARTI,  
NOTRE TACHE ET NOTRE CHEMIN**

**(p.5)**

**ARTICLES ANNEXES :**

**DÉCIDONS D'ASSUMER LA  
RECONSTITUTION DU PARTI  
COMMUNISTE DE FRANCE**

**(p.26)**

**LA CRITIQUE ET L'AUTOCRITIQUE,  
GASTON MONMOUSSEAU**

**(p.48)**

# EDITORIAL

A nos camarades,  
Aux révolutionnaires,

Ce numéro 5 du Drapeau Rouge est publié après une longue période qui le sépare du numéro 4. Le déferlement des Gilets Jaunes, qui avait choqué la bourgeoisie française, et même la bourgeoisie du monde entier, venait alors de vivre ses points culminants. Dans les luttes de 2016 à aujourd'hui, des révolutionnaires ont fait leurs preuves, ont entamé le chemin qui mène à la révolution socialiste. Le Drapeau Rouge n°4 cherchait à donner la voie à ces camarades, à montrer que le marxisme doit être appliqué à la société française et qu'il a pour contenu sa forme la plus élevée aujourd'hui : le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme.

Depuis 2020, la crise impérialiste s'est intensifiée. Chaque mois réserve un nouvel approfondissement de la descente aux enfers du monde capitaliste. La crise économique a pavé la voie à une pandémie mortelle, et la guerre, les catastrophes naturelles et la hausse des prix ont pris le relais de l'actualité bourgeoise. Face à cela, l'organisation des masses a progressé, elle s'est manifestée dans des combats sur tous les continents : Birmanie, États-Unis, Brésil, Afrique du Sud, Mali, Tchad, Antilles, Colombie, Sri Lanka... les explosions de révolte se sont multipliées.

La Révolution Proletarienne Mondiale peut compter sur les guerres populaires prolongées en cours et en préparation sur tous les continents pour mener ces révoltes à de véritables révolutions qui viendront balayer l'impérialisme de la face de la Terre. La mort du Président Gonzalo en 2021, contributeur immortel et de valeur universelle au marxisme, nous incite à nous mettre à sa suite pour combattre. L'établissement d'une Conférence Internationale Maoïste Unifiée est donc de la plus grande importance à tous les niveaux afin de rendre au prolétariat international son centre communiste, afin qu'il organise à nouveau la révolution mondiale.

Dans ce contexte, entre révoltes et répression, luttes et organisation, nous consacrons ce numéro au sujet du Parti Communiste. Nous posons le principe que quiconque se disant communiste aujourd'hui en France doit avoir comme tâche immédiate la reconstitution de l'outil de combat du prolétariat : le Parti Communiste. Ce Parti doit être armé de l'idéologie du prolétariat : le maoïsme. Il a pour perspective la révolution en France comme guerre populaire prolongée des masses, au service de la révolution prolétarienne mondiale dont elle constituera une partie intégrante. Le programme du Parti est le communisme, l'abolition des classes et de la propriété privée, par la révolution socialiste et les multiples révolutions culturelles nécessaires jusqu'au triomphe du communisme sur toute la Terre.

Afin de convaincre nos lectrices et nos lecteurs de la justesse de ce point de vue, nous aborderons dans ce numéro le chemin de la reconstitution du Parti Communiste dans notre pays. Nous tracerons la ligne à suivre concernant l'Histoire du mouvement communiste français. Particulièrement nous ferons l'analyse des meilleures traditions du Parti Communiste de France, jusqu'à son tournant révisionniste où une poignée de traîtres a agi pour priver le prolétariat français de son outil essentiel, qu'il avait passé des décennies à construire. Enfin, nous partagerons un texte de Gaston Monmousseau, communiste expérimenté, sur la critique et l'autocritique, afin de servir aux communistes en formation qui apprennent chaque jour à agir en tant que tels.

Marchons ensemble sur la route de la reconstitution, afin que les prolétaires reconquièrent leur arme de toujours : le Parti Communiste !

# NOTRE TACHE ET NOTRE CHEMIN

Notre point de départ est la question du Parti Communiste. Nous pouvons reprendre mot pour mot la position du Parti Communiste du Pérou : « *Nous soutenons que le problème de la construction du Parti du prolétariat ne reçoit pas l'attention qu'il mérite et que la complexité et l'importance de cette question ne sont même pas mesurées.* » (Sur la construction du Parti, 1976).

En effet, parmi nous, communistes, et parmi toutes celles et tous ceux qui se réclament de l'idéologie du prolétariat, cette question est souvent laissée à l'abandon. Chez les militantes et militants, l'activité quotidienne sur le front de la lutte de classe, sur le front de l'actualité de celle-ci et de son organisation, relègue à l'arrière la question du Parti. Dans la théorie, on veut le Parti, dans les faits, le mouvement nous prend et nous devenons esclaves du spontanéisme, toujours en quête de la prochaine date événement ou du prochain mouvement social. Cette force du spontanéisme, qui n'est que le revers de la médaille de la faiblesse du mouvement organisé, entraîne les meilleurs éléments prolétaires (avec ou sans parti) dans un tourbillon sans fin. Les communistes ne sont plus alors essentiellement des communistes, mais bien des associatifs, des syndicalistes, des journalistes de la lutte de classes. Pire encore, les communistes peuvent finir par n'être rien d'autre que des individus privés (et privés d'organisation!), pour lesquels l'idéologie n'est qu'une distinction folklorique avec la société bourgeoise. Sur le plan de l'idéologie, cette situation conduit au pessimisme, au cynisme et à l'individualisme.

Il est tout à fait impossible d'être communiste et de se satisfaire d'une telle

situation. Bien sûr, jamais la totalité de la classe n'est tombée dans ce travers, sinon la lutte pour le Parti aurait cessé, et nous verrons que ça n'a pas été le cas. Mais combien abandonnent la question du Parti ? Le communisme n'est pas un symbole ou une relique du passé, il est le mouvement réel d'une classe unique, le prolétariat international, et du Parti dont elle se dote dans la lutte de classes : le Parti Communiste. Avec cette idée en tête, on gagne une vision claire : être communiste, c'est être membre du Parti Communiste. Les communistes doivent par conséquent militer pour le Parti à tout moment, c'est leur tâche concrète et centrale. Par conséquent, on découvre la nécessité du Parti, sa construction et la lutte en son sein pour les tâches politiques révolutionnaires de notre époque. C'est une base suffisante pour commencer le combat contre la désorganisation, et faire progresser les communistes dans notre pays sur de bons principes.

Pourquoi le Parti doit-il être la question centrale ? La réponse à cette question peut paraître évidente à certains, obscure à d'autres. Les premiers ont associé le communisme au Parti Communiste, alors leur réflexe est de chercher le Parti qui colle le mieux à l'idéologie parmi tout ce qui existe. C'est une position honnête, mais qui a entraîné énormément de personnes de bonne volonté du côté des trous noirs révisionnistes, où ils se perdent. Les seconds peuvent penser que la question du Parti est secondaire à d'autres, ou au même niveau que toutes les autres : il y a aussi le travail syndical, l'antifascisme, le féminisme, la solidarité, la mobilisation des masses, la

participation aux grands mouvements de grève, de lutte, de manifestations... Là aussi, ces camarades ont une position honnête : ils voient dans l'amélioration immédiate des conditions de vie des masses, dans la participation aux mouvements sociaux, une réponse aux aspirations de la lutte de classes. Cependant, c'est une erreur de considérer la question du Parti avec autant de légèreté.

Avec les camarades qui cherchent « le Parti » dans le marasme, il faut être clair. Être communiste demande de nous de nous saisir fermement de la question du Parti, et non de la déléguer. Il faut constater que la reconstitution du Parti armé du maoïsme exige de nous une clarté idéologique et politique. Sans cette clarté, si l'on reste flou, qu'on attend que le Parti émerge sans nous, on est condamnés à revivre les expériences ratées des communistes qui ont failli à cette tâche jusqu'ici. Leur principale leçon, c'est que la reconstitution et la construction du Parti sont à l'ordre du jour, et qu'il est de notre devoir de nous y atteler si nous assumons notre idéologie. Être communiste, c'est donc se battre dans toutes les circonstances pour le Parti. Lorsque celui-ci remporte des victoires, cela est facile. Mais il faut surtout se battre face aux pires situations : entre 1907 et 1912, Lénine mena la lutte face à la dispersion et la démobilisation du Parti. À Moscou par exemple, les effectifs du Parti avaient été divisés par 10 par la répression et les problèmes d'organisation. La Longue Marche dans la révolution chinoise a ramené les forces du Parti Communiste de 100 000 à 8 000 en un an. L'interdiction du Parti Communiste en France en 1939 a totalement démobilisé l'organisation du Parti, réduisant énormément les effectifs. Ce sont pourtant ces moments qui ont été déterminants dans les victoires qui suivirent : 1917 en Russie, la guerre populaire en Chine, la Résistance en France. Les guerres populaires actuelles montrent les mêmes exemples, avec la lutte pour l'unification du Parti Communiste d'Inde (maoïste) qui a duré des années 1970 à 2004. La lutte pour le Parti est le baromètre des communistes.

Avec les camarades qui ignorent la

centralité du Parti, il faut également être clair. Comment le mouvement de masse pourrait-il gagner des victoires et se développer sans direction ? À la fin de l'année 2021 par exemple, des grèves ont pullulé : il leur a manqué un Parti pour les organiser, généraliser leurs demandes, synthétiser l'expérience de lutte économique pour avancer sur le plan de la lutte pour le pouvoir. Aucune des questions politiques d'importance auxquelles nous consacrons (à raison) du temps ne peut être résolue sans la révolution socialiste, qui nécessite son Parti. Enfin, le Parti ne peut émerger spontanément du mouvement de masse, car en l'absence de base idéologico-politique claire, la ligne ne peut pas s'incarner dans une organisation. Autrement dit, en attendant que le maoïsme surnage naturellement des mobilisations spontanées, on retarde toujours la véritable question de la reconstitution du Parti. En résumé : si l'on veut que le Parti existe, et si l'on veut qu'il donne l'impulsion au mouvement de masse pour que celui-ci soit victorieux, alors il faut lui donner la place centrale.

Dans ce texte, nous voulons essentiellement aborder la question du Parti. Nous ne voulons pas la poser abstraitement, nous acceptons de nous répéter, de répéter ce qui a déjà été dit et écrit, car c'était juste. Nous voulons opposer l'organisation à la désorganisation, donner une ligne à laquelle les communistes de France peuvent se fier pour leur travail si important. Par conséquent, nous poserons la question concrètement : nous utiliserons de nombreux exemples, nous irons dans le détail, nous tirerons inspiration de cent soixante-dix ans de lutte prolétarienne à travers le monde, de cent un ans de lutte pour le Parti Communiste en France. Si nous prenons en compte toute cette fantastique somme d'expériences, que nous en tirons le meilleur, l'essentiel, et que nous comprenons ce que la tâche de reconstitution du Parti implique, alors nous pourrions espérer être à la hauteur des attentes que l'on peut placer dans les communistes. C'est alors seulement que le prolétariat de France pourra véritablement donner sa contribution, dans sa mesure, au prolétariat international.

# 1- LE MAOÏSME ET L'ORGANISATION

## A) LE PARTI NÉCESSAIRE AU PROLÉTARIAT ACTUEL: LE MAOÏSME

Qu'est-ce que le marxisme ? Le marxisme n'est pas une série de concepts, « les idées de Marx » etc. Ce n'est pas non plus, comme il y est parfois assimilé, simplement une méthode. Le marxisme est une totalité. Né comme marxisme sur la base de l'analyse de Marx et Engels, le prolétariat a pu compter sur le léninisme et le maoïsme pour lui donner sa forme actuelle, le marxisme-léninisme-maoïsme. Ce ne sont pas trois parties distinctes et séparées, mais un enrichissement continu de la même base, grâce à la synthèse de deux siècles de luttes prolétariennes, de révolutions nouvelles démocratiques, socialistes et culturelles (principalement révolution soviétique et chinoise), de guerres populaires etc. C'est une théorie pratique, un guide pour l'action : il est inconcevable de séparer théorie et pratique. Ignorer l'une ou ignorer les deux, c'est consentir à se rendre aveugle.

Le maoïsme n'aurait pas pu exister sans le marxisme, de la même manière que le marxisme ne peut exister sans maoïsme aujourd'hui. Encore aujourd'hui, cette science est soumise au même développement ininterrompu. C'est pour cette raison que le maoïsme en est la **troisième** étape : c'est le produit d'un développement général de l'idéologie qui approfondit les deux autres étapes, qui avaient donné le marxisme-léninisme. C'est une étape **supérieure**, car elle inclut tout ce qui a été appris dans la lutte la plus avancée et la plus récente, car elle donne des leçons universelles. Si l'on prend l'exemple concret de la voie révolutionnaire : avant le maoïsme, on pouvait tenter de retourner dans l'Histoire et trouver de quoi soutenir des idées comme l'insurrection, la grève générale, le syndicalisme révolutionnaire... Mais le maoïsme a établi la guerre populaire prolongée, et ainsi nous pouvons répondre à la question de la voie révolutionnaire. Cette lutte de lignes de 150 ans, qui aboutit à la ligne militaire de la guerre populaire, nous pouvons l'analyser à la lumière du maoïsme. C'est pareil qu'en science physique : on ne commence pas par défendre toutes les théories des Grecs anciens pour apprendre la science. Au contraire, on part du point de vue de la science actuelle pour observer l'Histoire du développement de la science.

Pour comprendre le marxisme comme un tout, il ne faut pas l'ossifier dans des définitions, il faut saisir comment l'appliquer de manière correcte. Prenons le Président Mao sur ce sujet qui nous dit : « *Nous sommes des marxistes, et le marxisme nous enseigne que, pour aborder un problème, il faut partir non des définitions abstraites, mais des faits objectifs, et déterminer au moyen de l'analyse de ces faits notre orientation, notre politique, nos méthodes.* ».

**Le marxisme est avant tout une conception du monde, une orientation, le matérialisme dialectique, c'est l'aspect idéologique.** Ce n'est pas seulement une manière d'envisager la politique de son pays



«La révolution dépend des communistes, des partis communistes» Président Gonzalo

ou des autres, de comprendre la société, c'est une philosophie générale qui analyse le monde entier et surtout, qui donne en synthèse les moyens de le transformer. Le Parti Communiste Chinois écrit, dans la Décision en 16 articles sur la grande Révolution culturelle prolétarienne, en 1966 : « *En menant le mouvement de masse de la Révolution culturelle, nous devons bien combiner la propagation de la conception prolétarienne du monde, celle du marxisme-léninisme, de la pensée-maotsétoung avec la critique de l'idéologie bourgeoise et féodale.* ».

Cette conception du monde est donc opposée à celle de la bourgeoisie, qui lui est diamétralement opposée. En philosophie, le mécanisme (conception anti-dialectique du matérialisme) s'incarne particulièrement chez nos camarades dans cette lutte entre conceptions du monde. Il prend les formes de l'unilatéralisme, de l'essentialisme, du subjectivisme et de l'esprit de groupe. On catégorise les choses (ou les personnes) comme « toutes blanches » ou « toutes noires », et cela conduit au fatalisme ou au dogmatisme (on ne se croit pas capables de changements, ou les autres, ou bien on se fait gardien de la bonne parole inaccessible au commun des mortels). Ce mécanisme a des origines matérielles concrètes. Par exemple, l'essentialisme en ce qui concerne les individus est une conséquence de l'éducation et de la base de l'impérialisme français : cela fait partie des manières de penser qu'on apprend à l'école et dans la société.

Il en découle que sur tous les aspects particuliers, les questions de politiques les plus variées (par exemple le logement, la famille, la violence, la police...), ces conceptions du monde opposées créent des points de vue de classe eux-mêmes contraires. Le Président Mao, prenant l'exemple de l'art, dit : « *Le marxisme embrasse le réalisme en littérature et en art, mais ne peut se substituer à lui dans la création artistique, tout comme il embrasse la théorie atomique et électronique en physique, mais ne peut se substituer à elle.*

*Les formules dogmatiques, vides et sèches, détruisent nos dispositions créatrices, et non seulement elles, mais en premier lieu le marxisme lui-même. Le "marxisme" dogmatique, ce n'est pas du tout le marxisme, mais l'antimarxisme.* ». Par là, il démontre que le marxisme doit s'appliquer aux questions particulières, et en tirer la position du prolétariat tout en attaquant les positions des autres classes. **Ce point de vue de classe, c'est l'aspect politique indissoluble du marxisme.** Le Président Mao continue en disant : « *La position de classe. Nous nous tenons sur les positions du prolétariat et des masses populaires. Pour les membres du Parti communiste, cela implique la nécessité de se tenir sur la position du Parti, de se conformer à l'esprit de parti et à la politique du Parti.* ». Voilà la base du marxisme en politique : donner le point de vue de classe sur telle ou telle question, en permettant à la classe de se doter des idées les plus avancées, les plus favorables à sa libération générale posée par le marxisme.

Cependant, le marxisme n'est pas un annuaire pour répertorier les contradictions et permettre de se satisfaire intellectuellement en comprenant mieux tel ou tel sujet. Il est une théorie pratique, car comme mis en avant par le Président Gonzalo : « *Les êtres humains sont pratiques et non contemplatifs, surtout lorsqu'ils s'efforcent de transformer la réalité au service du prolétariat et du peuple.* ». **Par conséquent, il lui faut bien des méthodes, un style d'organisation et un style de travail,** c'est-à-dire le Parti Communiste et sa méthode militante. Sans cela, le marxisme ne pourrait jamais être autre chose que des incantations dans les livres. Mais l'Histoire montre précisément que le marxisme ne peut exister sans cet aspect !

C'est une conséquence directe de sa totalité, si on en retire un aspect, on ne comprend pas que le prolétariat a créé sa conception du monde précisément pour se doter d'une position politique et de méthodes de travail organisationnelles dans toute la période historique où il prend conscience.

Marx et Engels ont bel et bien fondé la Ière Internationale et posé les premiers jalons de la révolution, bien qu'ils n'en aient pas été acteurs directement. À leur suite, les marxistes n'ont pas cessé de représenter l'unité entre théorie et pratique. Ainsi, tous les projets d'intellectuels qui visaient à sortir le marxisme de sa classe (marxisme universitaire, école de Francfort, théorie marxienne et tant d'autres) n'ont su que figer la science révolutionnaire et la faire mourir en pratique comme une plante hors de son terreau. De la même manière, ceux qui se sont jetés dans les bras de l'éclectisme et ont voulu fusionner la théorie avec des points de vue bourgeois ou des méthodes non prolétariennes dans leur pratique ont fini par adopter la conception du monde même de ceux qu'ils prétendaient combattre. L'exemple typique est le parlementarisme des social-démocrates européens du début du XXème siècle, qui défendaient le légalisme bourgeois comme position politique et la direction du Parti par les parlementaires comme méthode.

**En synthèse, le marxisme est donc : une conception du monde, un point de vue de classe, et une méthode.** Il faut insister sur le fait que c'est bien les trois, et que comme le marxisme est un tout, on ne peut pas les séparer : le point de vue de classe n'a pas de sens sans la conception du monde (c'est un point de vue d'une classe imaginée, comme par exemple quand on a tendance à mystifier le prolétariat en lui prêtant tel ou tel trait distinctif imaginaire), la conception du monde sans méthode est un culte du livre (« je comprends tellement bien le monde que je ne peux pas le changer ! »), et les méthodes sans point de vue de classe mènent à la liquidation de la politique prolétarienne (on peut alors justifier ce qu'on veut : voler de l'argent aux masses, mentir... tant que la méthode est « efficace »).

Pourquoi précisons-nous que nous sommes « principalement maoïstes » ? Nous avons répondu plus haut : **c'est, car le maoïsme est une étape supérieure.**

Cela veut dire que nous partons du maoïsme pour résoudre toutes les questions qui se

posent à nous. L'idéologie n'est pas une épicerie où l'on pioche des citations qui nous plaisent sur tel ou tel sujet. Par exemple, les « mao » français des années 70 faisaient jouer Mao contre Staline, ils allaient chercher chez Marx ce qui les arrangeait, rejetaient ceci ou cela des bolcheviks et de Lénine, et croyaient que Mao « dépassait l'URSS par la gauche ». Ils faisaient leur petit marché dans l'idéologie. Par conséquent, ils ne pouvaient pas comprendre que le maoïsme se développait dans l'expérience chinoise en tant que nouvelle étape idéologique, car ils ne concevaient pas que les camarades chinois, et le Président Mao aient synthétisé ce qui s'était passé en URSS. Ils ne voyaient pas dans les débuts du maoïsme une étape supérieure, mais ils y voyaient une chose distincte (et parfois opposée) au marxisme-léninisme. D'autres dans le monde se contentaient de voir Mao comme un « ajout » pour les pays opprimés à travers dans le marxisme-léninisme pensée Mao Zedong. Dans les deux cas, c'était une mauvaise approche. Très peu, notamment dans les pays impérialistes (dans les pays opprimés comme l'Inde la révolution a poussé les communistes dans le bon sens), ont pu comprendre à ce moment-là que le maoïsme était quelque chose de nouveau et supérieur. Pour le Camarade Pierre par exemple, cela a pris environ 15 ans à partir de la chute de la Gauche Prolétarienne, et c'est un processus qu'il a partagé avec une poignée de camarades seulement.

Pourquoi parlons-nous également des « contributions universelles du Président Gonzalo » ? **Simplement, car c'est lui et le Parti Communiste du Pérou qui ont donné la définition du maoïsme.**

La résumant dans son interview, le Président Gonzalo dit : « *Nous disons ceci parce qu'en considérant les trois parties intégrantes du marxisme il est tout à fait évident que le Président Mao Tsétoung a développé chacune de ces trois parties. Ainsi, simplement, pour énumérer : en philosophie marxiste, personne ne peut nier son grandiose développement, en ce qui concerne la dialectique, principalement*



*Ecole Militaire du Parti Communiste du Pérou, menant à la reconstitution du Parti et l'initiation de la guerre populaire en 1980*

*avec la loi de la contradiction, établissant que c'est l'unique loi fondamentale. Sur la question de l'économie politique, nous pouvons dire qu'il suffit de souligner deux choses dans ce domaine ; la première, d'importance immédiate et concrète pour nous : le capitalisme bureaucratique, et la deuxième : le développement de l'économie politique du socialisme ; car en résumé, nous pouvons dire que c'est lui qui a réellement établi et développé l'économie politique du socialisme ; quant au socialisme scientifique, il suffit de relever la guerre populaire, car c'est avec le Président Mao Tsétoung que le prolétariat international acquiert une théorie militaire complète, développée, et nous donne ainsi la théorie militaire de la classe, du prolétariat, applicable partout. Nous croyons que ces trois questions montrent qu'il y a là un développement à caractère universel. La question vue de cette manière nous nous trouvons donc bien face à une nouvelle étape et nous l'appelons troisième étape parce que le marxisme en possède deux : celle de Marx et celle de Lénine, pour cela nous parlons de marxisme-léninisme. En ce qui concerne le fait qu'elle soit supérieure : l'idéologie du prolétariat, universelle accède avec le maoïsme au plus haut développement jamais acquis jusqu'à*

*présent, au plus haut sommet ; mais tout cela en comprenant que le marxisme c'est - excusez-moi de le répéter - une unité dialectique qui fait de grands bonds ; et ces grands bonds sont ceux qui engendrent des étapes. Ainsi, ce qui existe dans le monde d'aujourd'hui, pour nous, c'est le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement le maoïsme. Nous considérons qu'actuellement être marxistes, être communistes, implique nécessairement être marxistes-léninistes-maoïstes ; autrement nous ne pourrions pas être de véritables communistes. ».*

De plus, il faut voir que le Parti Communiste du Pérou a aidé fortement à enrichir la théorie et la pratique du prolétariat international, principalement grâce à la guerre populaire au Pérou, ainsi que par sa campagne pour imposer l'unité autour du maoïsme. Dans la guerre populaire au Pérou, la Pensée Gonzalo est née pour appliquer le maoïsme aux conditions du Pérou. Pour nous, cela permet de tirer une importante leçon : il y a beaucoup à produire sur la route pour saisir correctement les aspects spécifiques de la révolution en France. Nous devons exprimer ces aspects en appliquant l'idéologie à nos conditions particulières.

L'idéologie du prolétariat est un sujet sérieux, qui doit être étudiés pour être affirmée, défendue et appliquée, principalement appliquée. Le Président Gonzalo dit : « *Ce dont nous avons principalement besoin, c'est du maoïsme et nous devons élever sa bannière très haut, de plus en plus haut ; cela signifie que nous devons le défendre et pas seulement l'affirmer - nous élevons des bannières pour les défendre - **mais la chose principale est de l'appliquer.*** »

Prenons un exemple. Des camarades découvrent le maoïsme depuis peu de temps. C'est déjà une première étape de s'affirmer maoïste. Ça prend du temps, certaines personnes tombent sur un texte ou un site internet et il leur faut 10 minutes pour être « mao ». Pour d'autres, bien qu'elles soient organisées, cela prend des mois. On peut affirmer le maoïsme pour des milliers de raisons : par folklorisme par exemple, ou encore pour se démarquer de tel ou tel courant. C'est déjà autre chose de l'affirmer dans une organisation. La deuxième étape, c'est de défendre le maoïsme. Cela exige de le connaître déjà un peu, au moins superficiellement, car on ne peut pas défendre l'idéologie contre les attaques sans ça. La troisième étape, c'est d'appliquer le maoïsme. Là, on est censés saisir le contenu de l'idéologie, car on la met en pratique.

Pourquoi l'application est-elle la plus importante ? Tout d'abord très concrètement, car il pourrait y avoir des millions de personnes qui s'affirment « maoïstes », si aucune ne l'applique, alors rien ne change dans le monde. Mais également, c'est le plus important, car c'est ce qui renforce les deux autres aspects. Si l'on applique l'idéologie, on évolue dans cette pratique, et on est beaucoup plus capables d'affirmer le maoïsme et de le défendre. Une défense sans application, tout comme une affirmation sans application, ne peut créer que des cybermilitants, des moulins à parole qui blablatent maoïsme sans rien n'y comprendre à part utiliser de jolis mots.

Maintenant que nous avons établi que l'idéologie demandait une étude sérieuse

pour être appliquée sérieusement, nous devons dire qu'elle ne pose pas des problèmes insolubles. Souvent, on imagine que tous les problèmes auxquels on fait face sont très complexes. On ne voit pas comment s'en sortir face à telle ou telle situation politique, et on en arrive à un jugement subjectiviste en baissant les bras. Alors, soit on abandonne (« ce sujet est trop compliqué pour moi »), soit on renonce (« l'idéologie ne me permet pas de comprendre ça »). Ce sont deux réactions infantiles, qui marquent des communistes en formation, qui apprennent tout juste à manier l'idéologie. C'est totalement logique dans le niveau d'organisation des communistes de France à notre période.

La tâche de mener à bien la révolution est difficile, mais les raisons d'une telle révolution sont relativement simples, nous le savons au fond de nous. À chaque fois que nous complexifions tout, que nous mystifions tel ou tel sujet comme s'il fallait être savant pour comprendre et appliquer, on se tire une balle dans le pied. Au contraire, pour que le marxisme nous mène à l'action, il faut se débarrasser du défaitisme. Nos principes sont justes, pourquoi ne pourraient-on pas les appliquer ? Si l'on croit qu'on ne peut rien faire, c'est qu'on s'y prend mal, on a sûrement de mauvaises conditions qui nous empêchent de voir ce qui est nécessaire. Il faut donc changer ces conditions. **Il faut dégager le principal du secondaire, agir sur le principal et garder à l'œil le secondaire pour agir sur lui de manière complémentaire.**

Le PCP écrit : « *Qu'est-ce qui est fondamental dans le maoïsme ? Ce qui est fondamental dans le maoïsme c'est le Pouvoir. Le pouvoir pour le prolétariat, le Pouvoir pour la dictature du prolétariat, le Pouvoir basé sur une force armée dirigée par le Parti Communiste. Plus explicitement: 1) le Pouvoir sous la direction du prolétariat dans la révolution démocratique ; 2) le Pouvoir pour la dictature du prolétariat dans les révolutions socialistes et culturelles ; 3) le Pouvoir basé sur une force armée dirigée par le Parti Communiste, conquis et défendu au moyen de la guerre populaire.* »



*Des villageois brandissent les documents du Parti Communiste du Pérou*

En synthèse, cela veut dire que l'essentiel du maoïsme, c'est le pouvoir pour la classe. Ce pouvoir est synonyme de révolution, sous ses trois formes : démocratique, socialiste et culturelle. Pourquoi poser la question du pouvoir ? Car le maoïsme lui donne un débouché clair : la guerre populaire prolongée. Elle est le mode de prise du pouvoir dans les pays opprimés, mais aussi dans les pays impérialistes. Et même quand le pouvoir sera pris, c'est la guerre populaire qui sera la seule force capable de le garantir et de le mettre en avant dans la révolution culturelle. Pourquoi ? Car ce n'est qu'avec une stratégie enracinée dans les masses et dirigée par la classe que la révolution est en mesure de se réaliser. **La guerre populaire est au cœur de la conception des communistes. Elle est un des apports centraux et universels du maoïsme.**

Pour lui donner une application concrète (c'est-à-dire faire la guerre populaire), il faut suivre les méthodes communistes : « 3) le Pouvoir basé sur une force armée dirigée par le Parti Communiste, conquis et défendu au moyen de la guerre populaire ». Dit autrement, **cela veut dire qu'il faut un Parti Communiste, un Parti qui soit capable de mener une armée dans la guerre.** Pas plus,

pas moins.

## **B) LE PARTI COMMUNISTE**

À quoi le Parti sert-il ? C'est une question qui paraît bête, mais il faut bien la poser. Tout simplement il sert à prendre le pouvoir pour la classe ouvrière. C'est pour cela qu'il est nécessaire. La révolution a besoin du Parti Communiste. En effet, celui-ci est l'outil qui permet à la classe et aux larges masses de garder la direction dans la lutte prolongée contre les réactionnaires. Ce fait a été prouvé à de nombreuses reprises dans tous les pays où un Parti Communiste véritable s'est déployé. À propos du Parti Communiste de Chine, le Président Mao a écrit : « Avec la naissance du Parti Communiste, le visage de la révolution Chinoise a changé du tout au tout. ». (Mao Zedong, Œuvres Choisies, Vol IV p. 284).

Le Parti Communiste dispose de deux piliers sur lesquels il s'appuie : **premièrement, sa théorie révolutionnaire**, qui est l'idéologie du prolétariat ; **deuxièmement, son style de travail révolutionnaire**, qui est sa capacité à appliquer la théorie à la pratique, à mettre en avant la ligne politique juste, et

à l'incarner dans une organisation.

Premièrement, examinons la nécessité du Parti. Marx et Engels ont posé dans le « Manifeste du Parti Communiste » le constat que le prolétariat lui-même devait lutter pour sa propre émancipation en tant que classe. Ils ont refusé que la direction de la révolution tombe dans les mains des petits bourgeois, ou que le prolétariat se range derrière la bourgeoisie. Pourquoi le prolétariat ne peut-il **compter que sur ses propres forces** pour diriger ? Car il défend ses propres intérêts de classe, prend le pouvoir et mène ce pouvoir jusqu'à son but historique : l'abolition des classes et la construction d'une société sans exploités et oppresseurs. Aucune autre classe n'a intérêt à ce programme autant que la classe ouvrière, et certainement pas la bourgeoisie qui en est la principale ennemie.

Pour que le prolétariat se constitue en tant que classe, il lui faut donc un Parti. Ce Parti, comme il est dirigé par la classe ouvrière pour la première fois de l'Histoire, est « **distinct et opposé** » à tous les vieux Partis politiques, selon les mots de Marx et Engels. Car il est distinct et opposé, il ne peut pas utiliser les mêmes méthodes d'organisation que les autres Partis, il n'a pas la même conscience que les autres Partis, et avant tout pas la même politique. En se créant, il réalise l'unité de classe : il rassemble sans distinction la classe ouvrière, afin d'abattre l'ennemi bourgeois. Il la rend également capable de régler les contradictions en son sein, de dicter la résolution des contradictions avec les autres classes et au sein du peuple. Par exemple, le Parti bolchevik a admirablement réglé la contradiction avec la paysannerie en mettant en pratique l'alliance ouvrière-paysanne victorieuse lors de la révolution de 1917.

Deuxièmement, examinons la construction du Parti. Le Parti de type nouveau développé par Lénine a six caractéristiques que Staline synthétise :

« **1. Le Parti, détachement d'avant-garde de la classe ouvrière. Il faut que le Parti soit avant tout, le détachement d'avant-**

**garde de la classe ouvrière. Il faut que le Parti absorbe tous les meilleurs éléments de la classe ouvrière, leur expérience, leur esprit révolutionnaire, leur dévouement infini à la cause du prolétariat. »**

À ce propos, nous pouvons dire que nous ne devons pas attendre que tout le prolétariat soit dans le Parti pour mettre en pratique ce principe. En effet, sous le capitalisme, et même sous le socialisme, toute la classe ne s'élève pas d'un coup dans le Parti, mais par bonds de la conscience et de la pratique. Ces bonds sont impossibles, tout comme l'avant-garde est impossible, si les communistes n'apprennent pas réellement à donner la direction politique dans la lutte de classes, à se mettre à l'avant du combat du prolétariat et à toujours faire partie intégrante de la classe. Il serait absurde que le Parti du prolétariat et ses membres ne connaissent pas à fond la vie, les luttes et les conditions de leur propre classe. C'est ça qui distingue les communistes d'une avant-garde autoproclamée : tout ce qui est dit par les communistes doit être prouvé dans la pratique à la classe.

« **2. Le Parti, détachement organisé de la classe ouvrière. Le Parti n'est pas seulement le détachement d'avant-garde de la classe ouvrière. S'il veut réellement diriger la lutte de celle-ci, il doit être aussi le détachement organisé de sa classe. »**

Ainsi, le Parti ne peut pas seulement être les prolétaires d'avant-garde. Il doit les organiser, les grouper et leur donner des tâches, des directives, un style de travail propre au Parti Communiste. Sous le capitalisme, nous subissons la répression de la police, des chefs, de la justice bourgeoise et de bien d'autres choses. Cela rend la lutte ardue, il faut savoir quand avancer, quand se protéger, comment lutter et aller au bout. Seul un Parti organisé peut répondre à ces besoins. On ne peut pas être communistes sans organisation. Si les communistes n'étaient qu'une collection d'individus, nous serions condamnés à voir la classe constamment perdre ses meilleurs éléments

face aux difficultés de la lutte, aux accidents et aux attaques de l'ennemi. En s'organisant, nous réalisons une exigence de la classe, qui est de lutter collectivement avec discipline et esprit d'organisation. Le Parti doit représenter cela aux yeux des masses.

Il existe, en France ainsi que dans un grand nombre de pays impérialistes, une attitude anti-discipline et un esprit de méfiance à l'égard de l'organisation. En plus de la base matérielle individualiste que donne la société actuelle, on peut citer deux origines politiques à ce problème. Premièrement, il y a l'importance de l'anarchisme ou de la désorganisation, par lesquels passent un grand nombre de prolétaires et d'autres éléments conscients. Deuxièmement, il y a la tradition de trahisons des organisations « communistes », en premier lieu le PCF, à travers les décennies. En prenant en compte ces deux aspects qui existent au sein des masses, les communistes doivent aujourd'hui convaincre en pratique de la supériorité de la discipline et de l'organisation que nous portons, en tirant vers le haut les éléments qui sont le moins touchés par ces écueils, ou qui veulent réellement le communisme malgré les préjugés initiaux. **C'est nécessairement de la désorganisation que naît l'organisation.**

**« 3. Le Parti, forme suprême de l'organisation de classe du prolétariat. Le Parti est le détachement organisé de la classe ouvrière. Mais il n'est pas l'organisation unique de la classe ouvrière. Le prolétariat possède encore toute une série d'autres organisations, sans lesquelles il ne peut lutter avec succès contre le Capital: syndicats, coopératives, organisations d'usine, fractions parlementaires, unions de femmes sans-parti, presse, organisations culturelles et éducatives, unions des jeunes, organisations révolutionnaires de combat (pendant les actions révolutionnaires déclarées), Soviets de députés comme forme d'organisation d'État (si le prolétariat est au pouvoir), etc. »**

En disant cela, on explique pourquoi le Parti devrait organiser plus largement que seulement les communistes. Le contact des masses doit se faire à travers ces organisations, qui représentent les masses, leurs luttes et leurs besoins immédiats. Toutes les organisations auxquelles participent les communistes, qu'ils lancent dans la lutte de classes, doivent servir le prolétariat. **Ainsi, le Parti développe sa capacité à diriger en apprenant à orienter le mouvement tout entier de ces masses au service du prolétariat.** Les communistes participent aux organisations où les masses sont présentes, ils ramènent la position du Parti dans tous les secteurs et aspects de la lutte. C'est donc la forme suprême d'organisation du prolétariat.

**« 4. Le Parti, instrument de la dictature du prolétariat. [...] il ne s'ensuit nullement qu'on puisse considérer le Parti comme une fin en soi, comme une force se suffisant à elle-même. Le Parti n'est pas seulement la forme suprême de l'union de classe des prolétaires, — il est en même temps, entre les mains du prolétariat, un instrument pour la conquête de la dictature, lorsqu'elle n'est pas encore conquise ; pour la consolidation et l'extension de la dictature, lorsqu'elle est déjà conquise. »**

Autrement dit, c'est l'outil pour la conquête, le maintien et l'extension du pouvoir prolétaire comme nous l'avons déjà évoqué plus haut. **Le Parti est intrinsèquement lié à la question du pouvoir pour la classe. À notre époque, il est nécessaire pour que le prolétariat prenne enfin ce pouvoir.** Une fois le pouvoir pris, le Parti ne peut pas faire durer le pouvoir prolétaire sans entraîner dans son sillage les masses, sans que les meilleurs aspects de la classe deviennent la force du Parti tout entier. Le Parti, car il a une unité forte et une discipline qui l'est aussi, doit réaliser ce programme pour que le prolétariat se constitue toujours plus en tant que classe. Le Parti mène la lutte contre les vieilles habitudes, les traditions périmées, les reliquats du passé et toutes les menaces contre la progression de la révolution. Le



*En Inde, le Parti Communiste d'Inde (Maoïste) dirige la guerre populaire et mobilise de très nombreuses masses*

socialisme chinois a développé décisivement ce point grâce à la Révolution Culturelle, qui consiste précisément à ce que le Parti persiste en tant qu'instrument de la dictature du prolétariat face au révisionnisme. Et ce n'est que grâce à l'appui des masses qu'il a pu le faire dans la période 1966-1976.

**« 5. Le Parti, unité de volonté incompatible avec l'existence de fractions. La conquête et le maintien de la dictature du prolétariat sont impossibles sans un parti fort par sa cohésion et sa discipline de fer. Mais la discipline de fer dans le Parti ne saurait se concevoir sans l'unité de volonté, sans l'unité d'action complète et absolue de tous les membres du Parti. Cela ne signifie évidemment pas que de ce fait la possibilité d'une lutte d'opinions au sein du Parti soit exclue. Au contraire, la discipline de fer n'exclut pas, mais présuppose la critique et la lutte d'opinions au sein du Parti. Cela ne signifie pas, à plus forte raison, que la discipline doit être «aveugle». Au contraire, la discipline de fer n'exclut pas, mais présuppose la soumission consciente et librement consentie, car seule une discipline consciente peut être réellement une discipline de fer. Mais une fois la lutte d'opinions terminée, la critique épuisée et la décision prise, l'unité de volonté et l'unité d'action de tous les membres du Parti sont la condition indispensable sans laquelle on ne saurait concevoir ni parti uni, ni discipline de fer dans le Parti. »**

Ce point est important et il est souvent

mal compris. Les caricatures révisionnistes cherchent chez les maoïstes un Parti « sans débat interne » en s'appuyant sur cette juste définition de Staline. La lutte de deux lignes est le moteur du développement du Parti, la manière dont le Parti parvient à l'unité. La soumission à la ligne n'est donc pas celle d'une secte religieuse ou d'une organisation où rien ne peut être discuté, mais bien une soumission « consciente et librement consentie ». Consciente, car les communistes discutent ouvertement de leurs opinions et savent les conséquences qu'elles entraînent ; librement consentie, car les communistes agissent pour préserver l'organisation et ses principes. Cette discipline est en rehaussement constant, car il faut apprendre à fonctionner à partir de peu de discipline (voire pas du tout). Mais peut-on imaginer un Parti divisé mener une guerre contre l'État bourgeois et ses forces armées ? Évidemment non. Ensuite, à mesure que la conquête du pouvoir est effectuée, puis sous la dictature du prolétariat, cette méthode de lutte de lignes et cette discipline deviennent cruciales : face à toutes les attaques, le Parti doit rester discipliné, ce qui est impossible sans être unifié en théorie et en pratique sur la ligne pour toutes et tous les membres. **L'unité est soumise aux principes du centralisme démocratique, et ne peut pas être décrétée de nulle part. Les communistes doivent se porter attentifs à l'unité, résoudre les contradictions larvées et avancer à contre-courant des lignes qui vont à l'encontre de cette unité.**

Nous détaillerons plus bas à propos de la lutte de deux lignes.

**« 6. Le Parti se fortifie en s'épurant des éléments opportunistes. »**

Le Parti et le prolétariat ne sont pas imperméables aux autres classes, à l'idéologie bourgeoise, aux personnes venues apporter les idées des classes réactionnaires dans le Parti. Pour renforcer le Parti du prolétariat, il faut que la conception du monde prolétarienne l'emporte dans tous les cas, et cela signifie se débarrasser des éléments

opportunistes. **En synthèse : le Parti lutte constamment contre l'opportunisme et le révisionnisme qui émergent dans le mouvement.**

Nous voyons donc à travers ces six caractéristiques les traits essentiels du Parti de type nouveau, bolchevik, léniniste. Les maoïstes ne reviennent pas sur ces caractéristiques : en mettant au premier plan le maoïsme, ils s'en saisissent dans leur forme la plus développée, qui correspond aux exigences de la révolution. **Nous voulons par conséquent un Parti de type nouveau armé du maoïsme.**

A quoi doit ressembler le Parti de type nouveau à notre période ?

À notre époque, le Parti doit être d'une autre trempe que ce qui l'a précédé, il doit être de la trempe des Partis qui dirigent les guerres populaires. **La principale inspiration sur cette voie, ce sont justement les Partis qui dirigent les guerres populaires.** Il ne faut pas copier mécaniquement les méthodes d'ailleurs, mais on assimile les bonnes méthodes en se rapprochant le plus possible de ce qui marche.

Là encore, il faut lutter contre éclectisme, l'effet « épicerie ». Il ne s'agit pas d'aller chercher ici et là ce qui nous plaît à propos de tel ou tel Parti. Le plus important, c'est que le Parti pose et respecte des principes universels qui sont ceux nécessaires pour mener la guerre populaire. Dans la lutte de classes, il apprendra les spécificités de ces principes dans sa situation, et il lui sera impossible de « copier » sans réfléchir.

En France, la classe est désorganisée depuis un peu plus de 60 ans. Sur le plan de l'organisation, nous partons donc de loin, d'autant plus que le Parti Communiste Français avait imprimé ses propres problèmes sur le prolétariat français qui se sont diffusés à mesure que le révisionnisme s'écroule. L'impérialisme français a atomisé la société, il n'y a presque plus de grande organisation de masse de quelque type que ce soit, et il est aujourd'hui difficile de

mener une lutte constante dans les lieux de travail à cause de la dispersion d'une partie du prolétariat et le pourrissement des directions syndicales. Pourtant, la classe est bel et bien là : elle compose la majorité de la population, et les couches des masses qui ont intérêt à la révolution composent avec elle l'écrasante majorité. Les communistes ont un terrain fertile sur lequel s'établir. **Il ne tient qu'à nous de faire ce qu'il est nécessaire de faire avec ces conditions.**

Le Parti prolétarien fait siennes ces conditions et s'en sert de base. **Ce n'est pas un Parti bourgeois, il ne se borne pas à « représenter » sa classe.** D'ailleurs, la différence avec les partis bourgeois ne réside pas seulement dans la participation aux élections. Nous avons dit précédemment que c'était un parti « distinct et opposé » à ce modèle. C'est, car, en tant qu'outil de conquête du pouvoir, il ne peut pas se contenter de représenter, il doit diriger. Pour diriger, il lui faut naturellement être l'outil de sa classe, et être reconnu comme tel dans la révolution. Si l'on veut assurer la direction prolétarienne, il faut garantir que les conditions d'existence du Parti soient celles de la classe, et pas d'une autre classe ou de l'aristocratie ouvrière qui est une tête plus haut que tout le reste du prolétariat.

**Le Parti prolétarien n'est pas non plus un cercle militant.** Il est dur de se défaire des habitudes de cercles. On peut en mentionner deux, qui vont ensemble. La première, c'est la méfiance vis-à-vis de l'extérieur. Le Parti ne doit pas être méfiant mais doit savoir où s'en tenir face à telle ou telle organisation et mouvement. S'il est méfiant, alors il se définit par rapport à l'extérieur, dans une logique qui coupe des masses. La deuxième attitude, c'est la pagaille interne. Par la relative petitesse du cercle, tout tient à peu de choses, peu de monde, et le cercle s'écroule sur lui-même ou devient inefficace à la moindre instabilité ou répression. Les attitudes de cercles encouragent les conflits interpersonnels (principalement par le divorce d'avec les masses) et sabotent la politique.



*En Chine, à partir de 1966, la gauche du Parti Communiste de Chine dirige les masses dans la Grande Révolution Culturelle Proletarienne pour reprendre le pouvoir des mains de ceux qui voulaient mener la Chine au capitalisme*

**Le Parti prolétarien n'est enfin pas une organisation de masse.** Les communistes commencent leur chemin avec un petit nombre. L'appartenance au Parti est sélective, implique des changements de vie, et les communistes ne peuvent pas s'attendre à ce que le prolétariat leur signe un chèque en blanc et saute dans leurs bras pour s'organiser dans le Parti dans les conditions actuelles. Mais tout cela ne peut fonctionner si le Parti n'a pas un caractère de masse. C'est essentiel, car il ne doit jamais se couper des masses et devenir un club de lecture ou un cercle, bien que son rôle central reste la direction des communistes dans la révolution prolétarienne jusqu'au communisme sur toute la Terre.

C'est l'élément central de toute la discussion. La guerre populaire n'est pas possible dans l'immédiat. Pourquoi n'est-elle pas possible ? Car le Parti et les autres instruments de la révolution ne sont pas mûrs. Quelle est la solution ? Reconstituer le Parti dans cette perspective. Le Président Gonzalo nous a appris : « **Qu'avant le début de la guerre,**

**tout doit servir à le préparer et à l'initier, tout doit servir à son développement et à son triomphe.** » C'est cela que signifie la perspective.

Comment aller vers la perspective ? La reconstitution du Parti militarisé et la construction concentrique des instruments de la révolution : Parti, Armée, Front.

Il faut rester sobres : Lénine nous a prévenu que la création d'une telle organisation, rien que pour sa conception même dans les têtes, ne prend pas 24 heures, ni même 24 mois pour advenir : « *Mais pour changer, je ne dirai pas en 24 heures, mais même en 24 mois, ses conceptions sur l'utilité générale, permanente et absolue d'une organisation de combat et d'une agitation politique dans les masses, il faut être dénué de tout principe directeur. Il est ridicule d'invoquer la diversité des circonstances, le changement des périodes : la constitution d'une organisation de combat et l'agitation politique sont obligatoires dans n'importe quelles circonstances « ternes, pacifiques », dans n'importe quelle période de « déclin de l'esprit révolutionnaire ».* »

Ainsi, à mesure que le Parti émerge, sa capacité transformatrice émerge avec lui. Très concrètement, imaginons à quel point être communiste est différent dans la guerre populaire en Inde par rapport à la France par exemple. C'est la conséquence directe de cette contradiction : en France le Parti ne s'impose pas encore aux communistes, qui peuvent l'ignorer, ou le réinventer tous les jours. En Inde, ce serait impossible en pratique.

Par conséquent, tout en restant sobres et en ne pensant pas tout changer d'un claquement de doigts, il faut être fermes et pas libéraux sur ces aspects. Dans les méthodes des communistes, dans leurs conceptions mêmes, il y a tout un tas d'idées apportées de leur éducation, de leurs habitudes, des conceptions de la société impérialiste. **Ce qu'il faut, c'est donc faire du Parti, par sa construction, un outil qui débarrasse concrètement de l'individualisme.**



Qu'est-ce que la militarisation du Parti ?

Le Président Gonzalo la définit ainsi : « *La militarisation des Partis Communistes est la directive politique au contenu stratégique, car elle représente "l'ensemble des transformations, des changements et des remaniements dont elle a besoin pour diriger la guerre populaire, comme forme principale de lutte qui engendre l'État nouveau."* »

C'est une synthèse qui met en avant deux principes :

**1) La militarisation a une importance stratégique pour le Parti et sa ligne politique**

2) Elle vise à diriger la guerre populaire en pratique

Le premier principe est essentiel, car il signifie que les communistes doivent comprendre profondément la ligne militaire de la révolution en France, les nécessités de la guerre populaire, et apprendre à s'organiser en conséquence. Par exemple, le niveau de développement de la répression étatique bourgeoise en France exige des communistes des méthodes de communication adaptées. Le deuxième principe ne pourra être réalisé complètement que dans la guerre populaire, car la militarisation du Parti ne peut se réaliser que par des actions militaires concrètes. Diriger la guerre populaire

devient principal avant l'initiation de celle-ci, car il faut réduire le travail non-militaire et augmenter le travail militaire en préparation du commencement concret de la guerre populaire.

Quelles conclusions en tirer dans l'organisation ?

À propos de la construction concentrique, le principal c'est de prendre le Parti pour axe de développement. Pourtant, il existe une tendance à mettre beaucoup de réflexion sur l'armée, les organisations de masse etc. Cela conduit à oublier que le Parti doit être au centre des réflexions, car il est l'élément central ! Dans la militarisation, les cadres du Parti sont des officier.e.s du Parti qui l'incarnent dans la réalité. Il faut que les communistes aient à cœur le Parti, car s'ils ne vivent pas pour cela, alors il n'est pas étonnant que la militarisation du Parti soit incomprise. **Le reste de la construction découle de la position centrale du Parti.**

## 2- LA CONSTRUCTION DU PARTI, FORGER SES CADRES

Pour la guerre populaire, le Parti a besoin de plusieurs éléments en termes de construction politique.

### LA LIGNE POLITIQUE GÉNÉRALE

Dans le processus de reconstitution, **le Parti se dote d'une ligne politique générale.** Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est sa ligne directrice qui le guide en ce qui concerne les aspects essentiels de la révolution en France. Elle est composée de cinq parties :

1. La ligne internationale
2. La ligne sur la révolution (démocratique ou, dans notre cas, socialiste)
3. La ligne militaire
4. La ligne de masses
5. La ligne de construction des trois instruments de la révolution

Leur objectif à chacune est d'établir :

- La relation du Parti à la Révolution Proletarienne Mondiale
- Le type de société (impérialiste, semi-coloniale semi-féodale...) et de révolution (démocratique, socialiste...) nécessaire dans le pays

- La voie de la guerre populaire dans le pays (c'est pour ça que la ligne militaire est centrale dans la ligne politique générale, car elle clarifie les formes de la guerre populaire)

- La manière d'organiser les masses, leurs préoccupations, leurs besoins et le travail de masses du Parti

- La construction des organisations, du Parti en premier lieu

Évidemment, il ne suffirait pas de faire 5 documents pour avoir une ligne politique générale. Elle est le produit d'années (parfois de décennies) de lutte de classes des communistes qui apprennent à synthétiser ce qui est nécessaire pour le Parti dans leur pays. En ce sens, elle cristallise l'expérience du Parti à tous les niveaux et ses positions sur les sujets les plus importants de la révolution. Il n'est ainsi pas étonnant que la Ligne Politique Générale du Parti Communiste du Pérou soit issue de son Premier Congrès de 1988, et qu'elle en soit la réalisation la plus unanimement reconnue. Après 15 ans de lutte pour la reconstitution, après 8 années de guerre populaire, cette ligne politique générale venait couronner les efforts du Parti Communiste du Pérou pour donner le chemin à suivre au Pérou pour la révolution. Son développement et son approfondissement dans la guerre populaire n'ont fait que l'affermir.



Au Brésil, 100 ans après la fondation du Parti Communiste en 1922 (photo de gauche) des milliers d'affiches appelant à la reconstitution du Parti ont été aperçues partout dans le pays



*En Inde, les masses paysannes bravent la répression dans les forêts pour appliquer la direction du Parti Communiste d'Inde (Maoïste) dans la guerre populaire*

## LE PROGRAMME

Le programme des communistes c'est d'organiser et de diriger la lutte de classes du prolétariat. Dans quel but ? **Celui de réaliser toutes les révolutions nécessaires dans une avancée ininterrompue vers le communisme.** C'est un programme complet qui comprend toutes les transformations de la société sur cette route. Dans les pays semi-coloniaux semi-féodaux, il inclut par exemple la révolution agraire qui donne la terre à la paysannerie. Dans un pays impérialiste comme la France, il implique la confiscation du capital financier de la bourgeoisie impérialiste, la destruction de l'État bourgeois et de ses forces armées, etc. On peut rajouter à cela d'autres points de programme, comme la défense des droits du peuple, l'égalité réelle des femmes et bien d'autres.

Ces mesures sont des étapes nécessaires pour aller jusqu'au communisme. Mais en synthèse, le contenu du programme des communistes nous a été donné par Marx et Engels dans le Manifeste du Parti Communiste (1848). Celui-ci est toujours valable et déclare : *« En ce sens, les communistes peuvent résumer leur théorie dans cette formule unique : abolition de la propriété privée. »* C'est cela l'essentiel, car en avançant sur la voie de la suppression de la propriété privée, les communistes mettent en œuvre le programme nécessaire à

l'abolition des classes et à la transformation générale de la société sur tous les autres plans (politique, culturel, philosophique, artistique et autres...).

Nous pourrions également mentionner les statuts, que nous décidons de ne pas approfondir dans ce document. Cependant, les communistes devraient s'inspirer des statuts du Parti Communiste de Chine de la période de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne.

## CE QUI EN DÉCOULE : POLITIQUES ET PLANS

Les politiques du Parti (politiques générales dans la société, ou spécifiques à tel ou tel moment ou dans telle ou telle situation) ainsi que ses plans découlent de la construction politique. Construire l'organisation, c'est la suite logique de la base idéologico-politique.

### A) CONSTRUIRE L'ORGANISATION

Pour construire l'organisation, il faut par conséquent appliquer les principes de construction.

Premièrement, le Parti est composé d'un centre qui dirige. Ce centre ne s'improvise pas, comme l'a dit le Président Gonzalo, il est construit par en haut dans la reconstitution du Parti. C'est un long processus pour qu'il

se forge, pas seulement comme direction de quelques groupes de communistes dans le pays, mais bien comme direction de la guerre populaire.

Deuxièmement, le Parti tient compte de 5 nécessités :

La clandestinité

La discipline

La vigilance

Le secret

**Le centralisme démocratique (il a la place centrale)**

Chacun des 4 premiers aspects est important : le Parti clandestin est nécessaire face à la répression et la surveillance de l'État bourgeois fondamentalement opposé aux communistes. Le Parti discipliné est la condition essentielle pour un travail efficace et systématique. Les communistes doivent faire preuve de la plus grande vigilance, à la ligne comme à l'organisation, et prévenir toutes les inflexions ou attaques de la bourgeoisie en son sein. Et enfin, les communistes doivent adopter le travail secret pour cacher leur organisation et leurs plans des yeux de l'ennemi tout en étant une formidable machine d'organisation et d'agitation pour les masses.

Mais c'est bien le centralisme démocratique qui a la place centrale. Pourquoi ? Parce que n'importe quelle organisation pourrait utiliser les 4 premiers aspects, même des bourgeois démocrates ou des fascistes, pour arriver à leurs fins. C'est le centralisme démocratique qui distingue les communistes et fait du Parti un Parti de classe. Par exemple, malgré la répression de la guerre populaire, le Parti Communiste de Turquie / Marxiste-Léniniste a organisé son Congrès. C'est parce que le centralisme démocratique a été mis au premier plan.

Sous une forme concrète, **les réunions des communistes sont le moment de la démocratie** et de l'expression. C'est là où la lutte de lignes doit être organisée.

En dehors des réunions, les communistes

réalisent les directives de la réunion et de leur direction. **C'est le centralisme : les décisions sont prises de cette manière dans l'intervalle des réunions, et elles s'imposent par discipline.** À la réunion suivante, on fait le point, par la pratique de la critique/autocritique, sur les bonnes et les mauvaises décisions.

Cela doit mener à des synthèses, qui permettent à toutes et tous de mieux diriger en pratique, d'apprendre à être « chef.fe d'escouade » et faire respecter le centralisme en gardant un état d'esprit démocratique et pas conspirateur petit bourgeois. L'important n'est pas de tout décider dans son coin, **c'est de gagner les autres communistes à la direction sur la base de la ligne politique. On ne peut faire ça qu'à travers de nombreuses synthèses**, en expliquant tout à fond, en prenant le temps de répondre aux questions avec bienveillance etc, dans la mesure où le travail est bien accompli.

**Les communistes doivent appliquer les « 3 avec » : vivre avec les masses, travailler avec les masses, lutter avec les masses.**

Il est tentant et récurrent que de pratiquer plutôt les « 3 à côté » : vivre à côté des masses, travailler à côté des masses, lutter à côté des masses. Il faut rompre avec cette condition, car elle sape la mobilisation des masses.

Le Parti doit réduire les différences à tous les niveaux entre les communistes : entre les endroits où les communistes agissent, entre les âges, les anciennetés, les genres, les origines etc etc. Pour cela, les communistes doivent se connaître à fond, développer un état d'esprit bienveillant et camarade. **L'objectif est d'avoir un style unique : celui des révolutionnaires prolétaires.**

Comme le disait le Président Gonzalo : « *Quelle devrait être notre méthode ? La parole. La méthode orale est à portée de main et elle nous permet d'aller plus bas et plus profondément parmi les masses. Elle permet une approche plus flexible puisqu'elle peut être adaptée à un public particulier -*

*paysans, ouvriers, étudiants, intellectuels, soldats, commerçants, etc. Elle est plus souple et plus tactique, dans le cadre, bien sûr, d'une stratégie globale. Nous devons également utiliser la presse écrite, en utilisant un langage clair et simple, et nous battre aussi bien avec la plume qu'avec l'épée. Nous devrions utiliser des graphiques, qui sont particulièrement utiles, par exemple, pour les paysans illettrés. Nous devons utiliser toutes les méthodes modernes que nous pouvons utiliser, sans oublier que la parole est la méthode principale parce qu'elle est la plus accessible aux masses.*

*Je le répète, puisque nous sommes au service des masses et que nous manions la parole - qui ne coûte pas un sou - nous avons tous les moyens tactiques nécessaires. Par exemple, nous devrions encourager les gens à exprimer leurs doléances. Il suffit qu'un groupe de personnes raconte ses expériences d'oppression et d'exploitation croissantes. Si une seule personne commence, une autre suivra et bientôt tous ressentiront la force explosive de leur colère. Cela stimule les gens et les incite à agir contre les causes de l'exploitation et contre les oppresseurs. Nous devrions encourager différents groupes de personnes dans de nombreux endroits différents à exprimer leurs griefs afin que leurs paroles se rejoignent comme un ouragan en furie. **Une personne seule est faible, mais de nombreuses personnes réunies constituent une force puissante.** »*

## **B) FORGER LA DIRECTION ET LES CADRES**

Pour forger la direction et les cadres, il faut respecter quelques principes essentiels :

Premièrement, les communistes comptent sur leurs propres forces. Cela veut dire qu'ils ne peuvent pas décréter des communistes en partant de nulle part, et qu'ils ne vont pas liquider l'idéologie pour ratisser large et augmenter leurs rangs. Cela est basé sur l'idée qu'il n'y a qu'un seul type de communistes, pas 50.

Comme on compte sur nos propres forces,

on doit pouvoir les concentrer et les déconcentrer à volonté. Cela veut dire que les communistes doivent être mobiles, évidemment pas pour le plaisir ou pour le principe de changer de lieu de vie, mais que les communistes vont là où le travail l'exige. Politiquement, le Parti Communiste peut exister partout où les masses existent et se groupent, ce qui correspond à une très large majorité du territoire. Les zones centrales sont les banlieues des centres urbains, les zones dites « périurbaines » etc.

**Deuxièmement, le Parti tout entier est un système d'organisations.** Ce système, c'est ses méthodes organiques pour répondre à ses objectifs de travail en assignant les forces à telle ou telle tâche.

Il est certain que le Parti doit appliquer la maxime de Lénine : « **Tout l'art d'une organisation clandestine doit consister à tirer parti de tout, à donner du travail à tous et à chacun** », **tout en conservant la direction de tout le mouvement, et cela, bien sûr, non parce qu'elle est investie du pouvoir, mais par son prestige, par son énergie, par sa plus grande expérience, par sa plus grande variété de talents, par sa plus grande ingéniosité.** Cette remarque se rapporte à l'objection possible et fréquente, selon laquelle une centralisation stricte peut trop facilement tout perdre, si par hasard il se trouve au centre une personne incapable munie d'un pouvoir considérable. Cela est possible, bien sûr, mais le remède ne peut être le principe électif et la décentralisation, absolument inadmissible à une échelle tant soit peu large et même franchement nuisible au travail révolutionnaire sous l'autocratie. Il n'y a pas de statuts pour remédier à cela. Seules peuvent en fournir des mesures de « correction fraternelle », à commencer par des résolutions de tous les groupes et sous-groupes, pour continuer par l'envoi de celles-ci à l'O.C. et au C.C., pour finir (dans le pire des cas) par le renversement de l'autorité complètement incapable. Le comité doit s'efforcer de pratiquer le plus possible la division du travail, sans oublier que les divers aspects du travail, révolutionnaire requièrent des capacités

*diverses, que parfois, un homme tout à fait inapte à l'organisation fera un agitateur irremplaçable, ou qu'un homme incapable de la stricte fermeté qu'exige l'activité clandestine fera un excellent propagandiste, etc. »*

Nous avons déjà parlé de la question du centre. Il faut comprendre qu'être communiste impose un certain nombre de choses, qui ne sont pas des « sacrifices ». Selon le mot de Marx : « *En ce qui concerne les sacrifices personnels, j'en ai fait autant que n'importe qui, mais pour la classe, non pour des personnes.* ». Être communiste, c'est vivre au service d'une classe, la faire passer de l'impuissance au pouvoir.

On doit attendre d'une direction communiste qu'elle prenne des décisions, qu'elle mette un coup de pied dans la fourmilière, qu'elle ne se contente pas de la médiocrité et de la survie du Parti dans son train-train quotidien. Inversement, la direction doit attendre des exigences hautes des camarades, s'en montrer à la hauteur et diriger tout le mouvement, selon le mot de Lénine : « *non parce qu'elle est investie du pouvoir, mais par son prestige, par son énergie, par sa plus grande expérience, par sa plus grande variété de talents, par sa plus grande ingéniosité* » et nous rajouterons : au service d'une ligne juste.

Nous ne devons pas attendre que la direction du Parti soit adoubee par autre chose que la pratique de sa direction. C'est le tenant de la position de Marx à Engels : « *C'est de nous seuls que nous tenons notre mission de représentants du parti prolétarien, qui est contresignée par la haine exclusive et générale que nous vouent toutes les fractions de l'ancien monde.* ». La classe et les masses reconnaîtront leur Parti, car il sera réellement leur avant-garde, pas parce qu'il « popularisera » ses idées ou qu'il mettra son existence au second plan. Au contraire, pendant la guerre populaire, il est essentiel que la direction du Parti soit claire et limpide, qu'il soit assumé que le Parti veut aller jusqu'au communisme, qu'il ne se bat pas pour des réformes mais qu'il

*Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !*

mérite la « haine exclusive et générale » de la bourgeoisie et de ses larbins, car il ne les lâchera pas.

Troisièmement, il faut également **prendre soin des cadres**. Fondamentalement, la tâche qui incombe aux communistes est bonne pour les individus, car elle les débarrasse de leur individualisme et leur donne une perspective de transformation immédiate et durable. Cependant, il peut y avoir des moments où des problèmes externes ou internes mettent à mal les cadres. Dans ce contexte, il faut appliquer le principe du Président Mao : « prendre soin des cadres ».

Le Parti applique le principe : « Soigner la maladie pour sauver le patient » à l'égard des communistes. Comme le Président Mao le disait : « *Que faut-il faire à l'égard d'un camarade fautif ?*

*En premier lieu, il faut mener la lutte contre lui, de façon à le débarrasser de toutes ses idées erronées.*

*En second lieu, il faut tout aussi bien l'aider. En bref, et la lutte et l'aide.* ».

Si les problèmes persistent, il faut que l'organisation sanctionne les camarades. S'ils sont résolus, on continue sur cette base.

Quatrièmement, le Parti se forge dans la lutte de lignes. Cette lutte de lignes, ce n'est pas un appel à la discussion permanente, à l'absence de décision, ou alors au débat qui favoriserait les beaux parleurs. Au contraire, le Parti organise la lutte de lignes afin de permettre aux contradictions de se cristalliser, et aux méthodes appropriées d'être employées pour les résoudre. La lutte de lignes est organisée lors des réunions, le moment de démocratie du Parti. Le plus souvent, et c'est le signe que la lutte pour l'unité procède de bons principes, la lutte de lignes gagne à la ligne juste la majorité du Parti, qui se transforme en l'unanimité à travers la mise en pratique de l'unité d'action. **Cette unité d'action ne se décrète pas, elle est issue d'un Parti qui sait faire avancer ses membres dans plusieurs niveaux d'unité** comme l'ont expliqué le Président

Gonzalo et le Parti Communiste du Pérou :

- Premièrement l'unité de compréhension, c'est-à-dire « parler un langage commun ». Cela veut dire que les communistes adoptent les mêmes principes pour juger de telle ou telle situation, qu'ils comprennent la révolution et les tâches qui s'imposent de la même manière. C'est la base de tout : si les membres du Parti ne se comprennent pas, comment pourrait-il y avoir de l'unité ?

- Deuxièmement, l'unité de politique. En comprenant les choses de la même manière, on peut établir une politique unique sur la lutte des classes, des tâches des communistes, le monde qui nous entoure etc etc.

- Troisièmement, l'unité de plan. Grâce à l'unité politique, le Parti peut s'unifier autour d'un plan. Ce plan vient remplacer les plans individuels que chaque communiste fait dans sa tête, et donner une direction commune pour le Parti.

- Quatrièmement, l'unité d'action fait son entrée. C'est grâce à elle que le Parti frappe « comme un poing serré » selon les mots du Parti Communiste du Pérou. Sans les trois unités précédentes, le Parti ne pourrait pas décider où et comment agir, et il serait condamné à voir ses organisations locales s'agiter sans direction.

- Cinquièmement, et c'est l'unité finale, l'unité de commandement. Grâce au langage commun, à la politique unique, au plan unifié et aux actions unies, un commandement uni émerge. Cette direction permet de renforcer toutes les autres unités, en les dirigeant dans le juste sens de la révolution.

Si ces principes pour garantir l'unité ne sont pas compris et appliqués, alors le centralisme démocratique subit des problèmes. Il faut prêter une attention très particulière à la lutte de lignes : si elle est mal gérée elle peut sérieusement atteindre aux forces des communistes.



## CONCLUSION



*En France, les communistes doivent avancer dans la reconstitution du Parti pour servir le prolétariat français avec la révolution socialiste en tant que part intégrante de la révolution prolétarienne mondiale*

Tous les principes que nous venons de poser ne sont pas des postures. Le Parti en tant que système d'organisation doit se déployer dans le travail de masses, et incorporer des masses à ses événements, ses plans, ses organisations, ses activités communes, son organisation de la violence révolutionnaire, etc.

C'est le sens du principe : tout donner pour le Parti. Il faut faire du Parti la direction référente dans toutes les affaires, pas d'une manière bureaucratique en ralentissant tout le mouvement, mais en mobilisant les masses partout où elles sont sous la direction du Parti et pour l'orientation donnée par le Parti.

Tout ce mouvement doit se faire au service de la classe et des masses, car ce sont ces forces qui permettent aux communistes de grandir, qui les soutiennent et qui se mobilisent dans les grandes luttes. Il ne faut jamais l'oublier, car sans les masses, le Parti cesserait d'être vivant. Heureusement pour les communistes, la force des masses ne peut être vaincue en définitive, car elles sont l'immense majorité et qu'elles sont maîtresses de leur destin.

Le Président Mao donnait en synthèse 3 principes aux membres du Parti Communiste :

1. Pratiquer le marxisme et non le révisionnisme ;
2. Travailler à l'unité et non à la scission ;

3. Faire preuve de franchise et de droiture et ne tramer ni intrigues ni complots.

Ces trois principes semblent assez simples à l'égard de tout ce que nous venons de dire. Pourtant, ils contiennent en essence le reste, et ils ne sont pas si faciles à respecter, sinon les communistes seraient bien plus forts !

Souvenons-nous des paroles du Président Mao : « *D'aucuns s'imaginent que ceux qui sont entrés dans le parti communiste deviennent tous des saints, qu'il n'y a plus, entre eux, ni différends ni malentendus et que le parti ne peut plus faire l'objet d'une analyse ; en d'autres termes, qu'il est monolithique et uniforme, et que les discussions ne sont plus nécessaires.*

*C'est comme si, une fois entré dans le parti, on devenait nécessairement marxiste à cent pour cent.*

*En réalité, il y a des marxistes de toutes sortes : marxistes à 100 pour cent, à 90 pour cent, à 80 pour cent, à 70 pour cent, à 60 pour cent, à 50 pour cent, et même à 10 ou 20 pour cent seulement. »*

Soyons assez prudents pour nous souvenir de cette synthèse et avoir à l'esprit les trois principes fondamentaux dans notre formation en tant que communistes.

# DÉCIDONS D'ASSUMER LA RECONSTITUTION DU PARTI COMMUNISTE DE FRANCE

« Pour faire la révolution, il faut qu'il y ait un parti révolutionnaire. Sans un parti révolutionnaire, sans un parti fondé sur la théorie révolutionnaire marxiste-léniniste et le style révolutionnaire marxiste-léniniste, il est impossible de conduire la classe ouvrière et les grandes masses populaires à la victoire dans leur lutte contre l'impérialisme et ses valets. »

**Mao Zedong, Forces révolutionnaires du monde entier, unissez-vous,  
combattez l'agression impérialiste ! 1948**

## I- L'IDÉOLOGIE ET LA NÉCESSITÉ DU PARTI COMMUNISTE

En décembre 1920, il y a 100 ans, lors du Congrès de Tours, la majorité de la Section Française de l'Internationale Ouvrière (SFIO, socialiste) pose les bases pour un Parti d'un nouveau type : le Parti Communiste. Ce Parti que le Congrès de Tours voulait créer, c'était le Parti révolutionnaire de la classe ouvrière : un Parti nécessaire pour diriger la révolution contre l'impérialisme et ses chiens de garde en France et dans tous les pays.

À l'époque où les Partis n'étaient pas encore constitués dans les différents pays du monde, Marx et Engels donnaient déjà clairement les raisons de la nécessité du Parti dans le Manifeste du Parti Communiste (1848) : « *Le but immédiat des communistes est le même que celui de tous les partis ouvriers : **constitution** des prolétaires en classe, renversement de la domination bourgeoise, conquête du pouvoir politique par le prolétariat.* » (souligné par nous)

Près de vingt-cinq ans après le Manifeste, Marx enfonce le clou dans les statuts de l'Association Internationale des Travailleurs qu'il a fondé et dirigé : « *Dans sa lutte contre le pouvoir uni des classes possédantes, le prolétariat ne peut agir en tant que classe qu'en se constituant lui-même en parti politique distinct et opposé à tous les anciens partis politiques créés par les*

*classes possédantes. Cette constitution du prolétariat en parti politique est indispensable pour assurer le triomphe de la Révolution sociale et de sa fin suprême : l'abolition des classes.* » (Marx, Statuts de l'Association Internationale des Travailleurs, 1872).

Cette conception du Parti du prolétariat, développée dans la lutte par Marx et Engels, au cours de trente ans de pratique dans la Ligue des Communistes puis la 1ère Internationale, est essentielle. Elle prouve la nécessité du Parti : un Parti « *distinct et opposé à tous les anciens partis politiques* », c'est-à-dire une organisation qui unit d'un côté le prolétariat, la classe, et qui trace, de l'autre, la ligne de démarcation en toutes choses avec la bourgeoisie. Ce Parti a son idéologie nourrie de conscience de classe, celle du prolétariat, sa politique, et son programme, que Marx et Engels ont présenté dans le Manifeste.

Comment Marx et Engels définissaient-ils la construction de ce Parti ? « *Pour assurer le succès de la révolution, il faut une «unité de pensée et d'action».* Les membres de l'Internationale tentent de créer cette unité par la propagande, la discussion et l'organisation publique du prolétariat. » (Marx, dans le débat contre Bakounine).

Ainsi, on réalise cette « unité de pensée et d'action » dans l'organisation du prolétariat. Pour conserver et développer cette unité, il faut lutter au sein du Parti, voilà un autre enseignement de Marx et Engels.

Additionnellement, le travail de Marx et Engels sur la nécessité du Parti a révélé les liens entre la révolution prolétarienne et les autres classes opprimées : Marx parlait, pour la révolution en Allemagne au XIXème siècle, de « *deuxième édition de la guerre des paysans* », et Engels ajoutait « Dans un pays agraire, il est vulgaire de s'élever exclusivement contre la bourgeoisie au nom du prolétariat industriel sans rien dire de *l'exploitation patriarcale du bâton* » à laquelle les travailleurs ruraux sont soumis par la noblesse féodale ».

C'est à la suite de ces enseignements que le problème de la nécessité du Parti, de sa construction et de son développement dans la lutte va être développé. Comme l'explique le Parti Communiste du Pérou : « *C'est une partie très importante du socialisme scientifique, de la théorie même des fondateurs classiques dont on ne se souvient pas souvent. Si Marx et Engels n'avaient pas soulevé ces questions, leur tâche gigantesque n'aurait eu ni raison ni fondement. Mais, comme il est très nécessaire de le répéter, dès son apparition, la conception scientifique de la classe ouvrière, le marxisme, a posé et résolu le problème du Parti. Ce qui s'est passé, c'est que, comme dans d'autres domaines du marxisme, cette théorie et cette pratique révolutionnaires sur la nécessité du Parti, sa construction et la lutte des deux lignes en son sein, ont été développées, synthétisant les grandes expériences ultérieures de la classe ouvrière internationale, efforts qui ont été accomplis à un niveau global par Lénine et le Président Mao.* » (PCP, Sur la construction du Parti, 1976).

Les leçons universelles du travail titanesque de constitution et de construction des Partis Communistes au cours du XXème siècle, en premier lieu du Parti Bolchévik et du Parti Communiste de Chine, sont nombreuses.

C'est par la pratique de ces Partis que se sont enrichies les thèses communistes sur le Parti, jusqu'à prendre leur forme actuelle, celles portées par le maoïsme, troisième et supérieure étape du marxisme. Ces Partis étaient l'élément décisif qui a permis la victoire en Russie et en Chine. C'est au cœur de ces révolutions historiques, que s'est forgée la conception des Partis Communistes de type nouveau.

On voit ceci clairement devant la vague de constitution de Partis Communistes sur tous les continents dans les vingt ans qui ont suivi la victoire du Parti Bolchévik en Russie sur les réactionnaires tsaristes et bourgeois. La compréhension du rôle du Parti a encore été approfondie dans la construction du socialisme, et notamment dans la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne en Chine, où la lutte de classes intense a démontré le rôle majeur de la lutte contre l'opportunisme et le révisionnisme sous toutes leurs formes au sein du Parti.

Cité dans Connaissance de base du Parti Communiste Chinois (Shanghai 1974), un ouvrage d'étude important sur le Parti Communiste, le Président Mao explique : « *La société socialiste couvre une période historique considérablement longue. Dans la période historique de socialisme, il y a encore des classes, des contradictions de classe et la lutte des classes, il y a la lutte entre la voie socialiste et la voie capitaliste, et il y a le danger de la restauration. Nous devons reconnaître la nature longue et complexe de cette lutte. Nous devons accroître notre vigilance. Nous devons mener une éducation socialiste. Nous devons comprendre correctement et gérer les contradictions de classe et la lutte des classes, distinguer les contradictions entre nous et l'ennemi de celles au sein du peuple et les traiter correctement. Sinon un pays socialiste comme le nôtre deviendra son opposé, dégènera en un pays capitaliste et la restauration aura lieu. Nous devons désormais nous en souvenir chaque année, chaque mois et chaque jour afin que nous puissions conserver une compréhension relativement sobre de ce problème et une*

*ligne marxiste-léniniste.* » (Mao, Peking Review No.43, 26 octobre 1973, p.5)

En France, après la guerre impérialiste de 1914-1918, la nécessité de rompre avec le révisionnisme est apparue sur les ruines fumantes de l'Union Sacrée. Les socialistes, anarcho-syndicalistes, syndicalistes-révolutionnaires etc, avaient trahi les principes internationalistes prolétariens pour soutenir le chauvinisme, le nationalisme et la guerre impérialiste. Rompre avec les partis opportunistes de la Seconde Internationale qui s'étaient fourvoyés dans les parlements bourgeois et dans la guerre. Rompre avec les dirigeants qui préféraient les joutes parlementaires au combat révolutionnaire, les campagnes électorales à la lutte pour la conquête du pouvoir. Pour marquer cette rupture Lénine décida de renommer le Parti-social-démocrate ouvrier de Russie (P.O.S.D.R) en Parti Communiste. L'Internationale Communiste donnera ensuite cette directive à tous les Partis du monde.

Nous, communistes, quand nous traitons de l'Histoire, nous avons deux écueils à surmonter. Le premier est de mener l'étude d'une forme académique en dépolitisant notre sujet. Le faire, c'est renoncer à utiliser l'instrument idéologique qu'est le marxisme, seul instrument qui peut nous faire comprendre d'une manière véritable l'Histoire et le monde. Le second écueil, qui n'est pas des moindres, c'est celui de lire notre histoire a posteriori. Il est toujours facile, quand les événements sont passés, de dire ce qui n'était pas une ligne correcte. Nous avons l'habitude de tirer les actions de leurs contextes et donc de ne pas les comprendre, ou de ne pas en faire une bonne évaluation. Cet écueil est très présent lorsque nous étudions l'entre-deux guerres. Si nous n'étudions pas avec rigueur le contexte alors nous ne pourrons pas mener un véritable bilan et nous passerons à côté du principal. Lire les événements à posteriori est une arme très puissante des révisionnistes, des trotskystes et des anarchistes.

Il y a une continuité dialectique du mouvement ouvrier et communiste depuis

le manifeste du Parti Communiste (1848) jusqu'à aujourd'hui. Cela pose la question de la conception de l'Histoire, notamment le fait que la roue de l'Histoire ne peut revenir en arrière ! Cela paraît à première vue logique mais combien voudraient nous faire retourner dans les années 30 voire à la fin du XIXe siècles, comme si nous n'avions rien appris ! C'est clairement une vision bourgeoise qui nie le matérialisme dialectique. Aujourd'hui toute la « gauche radicale » anti-marxiste et anti-communiste est dans cette logique. La vision communiste de notre époque est de proclamer qu'aujourd'hui nous sommes bien plus avancés que les Bolcheviques de 1918, que la Chine de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne, ou encore que le Pérou de 1980. Pourquoi ? Simplement par le fait que nous avons appris et que nous apprenons au quotidien dans le feu de la lutte des classes. La matière est en perpétuel mouvement. Certes, nous ne nions pas que nous pouvons faire certaines analogies avec le passé, car souvent les questions que nous rencontrons ont déjà été posées et ont déjà eu leurs réponses. Mais si nous nous les reposons, c'est que nous n'avons pas assez étudié.

Nous sommes donc, communistes du XXIe siècle, la somme de ces connaissances, de ces bonds qualitatifs, mais aussi des détours, à travers le processus âpre de la lutte des classes. Nous ne devons cesser de souligner que le prolétariat est une unité indivisible, tout comme son parti. Cela signifie qu'il ne peut avoir plusieurs Partis Communistes par État, ça serait un non-sens. Cela reviendrait à diviser l'Etat-major et le prolétariat.

C'est un agrégat de réformistes radicaux, d'anarcho-syndicalistes et de syndicalistes révolutionnaires qui furent à la base la SFIC. Comme nous allons le voir, c'est le processus interne de lutte des deux lignes qui va transformer ce fouillis en véritable parti communiste. C'est sous la direction de Maurice Thorez, l'homme de la situation à l'époque, que le Parti se corrige et se transforme en Parti bolchevique sur les directives de l'IC. Mais c'est aussi ce même Thorez, empreint d'idéologie réformiste

propre à la culture politique française, notamment le républicanisme jaoussien, qui l'empêche de faire un pas idéologique en avant. Certes, dans les moments clés de l'entre-deux guerres et principalement avec la lutte antifasciste et le Front populaire, ce « républicanisme » très français est un puissant mobilisateur, car relevant de l'imaginaire profond des masses autour de la Grande révolution bourgeoise de 1789. Le discours de la Marseillaise en 1934, déclamé par Duclos, n'est pas encore du révisionnisme, mais présente les traits d'un opportunisme de droite. Dans les faits il réussit à mobiliser les masses ouvrières socialistes et communistes pour l'unité. Le Front populaire a été clairement une lutte de la base vers le sommet, mais elle devient sous le poids des conceptions Thoréziennes un marchandage au sommet. Nous le verrons plus tard.

Les masses communistes, bien que peu nombreuses quantitativement, sont qualitativement très importantes. Elles sont le moteur de la lutte des classes en France. La combativité de la jeunesse communiste, qui n'hésite pas à utiliser la lutte armée contre les fascistes, est un des cœurs du mouvement ouvrier révolutionnaire. Les communistes dans leur ensemble sont hautement combattifs et déterminés. Souvenons-nous que la police les craignait et qu'ils n'hésitaient pas à attaquer les fascistes frontalement et à donner leur sang pour la cause. Combien de camarades héroïques sont-ils tombés lors de ces années de braises ?

Ces années forgent des cadres et des militants prolétaires aguerris qui malgré les revirements tactiques de l'Internationale seront toujours fidèle à l'idéal et à la ligne. Leur soumission consciente à la ligne et au Parti est pour nous un enseignement d'une grande valeur.

La guerre de libération nationale antifasciste est, sûrement, la quintessence de l'idée qu'on doit se faire d'un communiste. C'est aussi une période très riche d'enseignement pour aujourd'hui. Alors que notre Parti n'était pas prêt à une lutte de cette ampleur, il réussit

à être le cœur de la Résistance contre le fascisme nazi dans l'hexagone. Il découvre la clandestinité et développe l'organisation clandestine, tout en organisant le mouvement de masse et la lutte armée. Il organise manifestations et grèves, luttes pour l'amélioration des conditions de vie, mettant en place les comités populaires, embryon du Front national, et donc d'un embryon de double pouvoir. Cette période est Ô combien précieuse et pourtant bien souvent ignorée. Les FTP (Franc Tireurs Partisans) sont la seule organisation armée qui porte des coups offensifs à l'ennemi, de manière organisée. Malgré la dureté de l'époque, la violence de la répression, les camarades sont fidèles aux postes. Même si au début la population est attentiste, voire hostile à l'action armée, le Parti reste fidèle à la lutte pour l'indépendance et au soutien actif à l'URSS, la base rouge de l'époque, la seule pouvant vaincre les hordes nazies. Les communistes sont, de même, le moteur du Conseil National de la Résistance (CNR). Personne ne le nie à l'époque, la base de la résistance est ouvrière et paysanne, ce sont les masses qui résistent. Le cœur de ces masses c'est notre Parti. La suite est plus complexe et méritera une grande attention de notre part.

L'immense prestige de Maurice Thorez va être le Cheval de Troie du révisionnisme dans nos rangs, tout comme un Togliatti en Italie. C'est l'action de ces traîtres et de leurs successeurs qui va désarmer le Parti. Depuis 1920 la lutte de ligne a été le moteur de la vie du Parti, elle est nécessaire et doit être encouragée. L'inverse signifierait la fin du mouvement et donc la mort du Parti.

Dans l'unité de la contradiction le président Mao explique cela avec une grande clarté : *« L'opposition et la lutte entre conceptions différentes apparaissent constamment au sein du Parti ; c'est le reflet, dans le Parti, des contradictions de classe et des contradictions entre le nouveau et l'ancien existant dans la société. S'il n'y avait pas dans le Parti de contradictions, et de luttes idéologiques pour le résoudre, la vie du Parti prendrait fin. »*

## II- LA CONSTITUTION ET LA CONSTRUCTION DU PARTI COMMUNISTE

Si nous nous lions avec la constitution du Parti Communiste qui a eu lieu par le passé en France, c'est parce que nous affirmons que la reconstitution du Parti est nécessaire. Pour comprendre profondément les tâches de la reconstitution, il faut donc poser le problème de cette constitution et le résoudre. Il faut étudier, critiquer, synthétiser l'expérience des communistes pour qu'elle serve à notre propre processus. C'est seulement ainsi, en tirant l'ensemble des leçons politiques et idéologiques essentielles que la lutte des classes, en particulier le mouvement communiste en France, a révélé au cours du siècle dernier, que nous serons armés pour la tâche de la reconstitution.

Nous, communistes, décidons d'assumer toute l'histoire du Parti Communiste de France. Notre regard sur l'organisation qui a endossé ce rôle, dans la période qui suit sa naissance jusqu'à son tournant révisionniste, doit affirmer que le principal, c'est l'immense rôle positif accompli lorsque le prolétariat de France avait un cadre pour son Parti. Les critiques et leçons que nous tirons des errements, oscillations et déviations qui ont mené le Parti au révisionnisme n'ocultent pas ce fait central.

Ce n'est pas simplement un jugement historique qui est nécessaire aux communistes d'aujourd'hui, aux marxistes-léninistes-maoïstes dans cet État : c'est un bilan idéologico-politique de la constitution et de la construction de l'organisation du prolétariat, le Parti Communiste.

Ce qui est en jeu, ce sont le prolétariat et la classe ouvrière, unis dans leur outil de combat pour la prise de pouvoir. Ne perdons pas de vue la leçon du Parti Communiste du Brésil (Fraction Rouge) : « *Si une ligne idéologico-politique correcte est une question décisive pour l'avancement d'un processus révolutionnaire, cependant, la ligne ne suffit pas, sa justesse doit être réalisée dans une forme organisationnelle*

*qui soit capable d'armer le prolétariat avec des organisations... » (PCB(FR), « Lénine et le Parti Militarisé », El Maoïsta n°2, 2018). Ainsi, depuis la constitution du Parti jusqu'à sa reconstitution, le problème est posé : il faut une base idéologico-politique claire, et il faut construire sur cette base le Parti, sans quoi la base est inutile. C'est avec cette leçon à l'esprit que nous analysons la constitution et la construction du Parti Communiste en France.*

### A. LE PARTI ET L'INTERNATIONALE

Dès le Manifeste du Parti Communiste, l'internationalisme prolétarien est enraciné comme une ligne politique de base des communistes : c'est le sens de l'appel puissant de Marx et Engels « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » (Marx & Engels, Manifeste du Parti Communiste, 1848). Il est essentiel de comprendre la place de l'internationalisme prolétarien pour avoir une idée claire de ce qu'est un Parti Communiste. Ce n'est pas seulement un slogan, un appel à entretenir des bonnes relations entre Partis Communistes, c'est la ligne internationale à valeur universelle du prolétariat. À l'époque de l'impérialisme, Lénine donna la ligne qui unit le mouvement prolétarien et les luttes de libération nationale en déclarant : « *Prolétaires et peuples opprimés de tous les pays, unissez-vous !* » lors du IIème Congrès de l'Internationale Communiste, en 1920. Tout cela signifie :

1. Que le prolétariat est une classe unique, la seule qui, en se libérant, n'exploite pas à son tour une autre classe. Le prolétariat au pouvoir émancipe l'intégralité de l'humanité, car il ne peut défendre l'exploitation sans défendre la société de classe qui l'asservit. Sa libération est la condition pour la disparition de toutes les classes, pour le communisme sur toute la Terre. Cette classe unique a besoin d'un état major unique, c'est-à-dire une direction unique.

2. Que le prolétariat est la classe dont l'émancipation n'est possible qu'avec la révolution prolétarienne mondiale, car cette classe n'est pas libre tant que l'exploitation subsiste.

3. Que le prolétariat, pour réaliser le processus historique de révolution prolétarienne mondiale, s'unit dans la lutte pour une organisation Internationale armée de l'idéologie prolétarienne.

4. Que le prolétariat, dans chaque pays, constitue ses bataillons, en premier lieu le Parti Communiste, comme partie et au service de la révolution prolétarienne mondiale, pour réaliser la révolution dans ce pays comme base pour la révolution dans tous les autres pays.

Il faut garder à l'esprit que la révolution dans chaque partie du monde, dans chaque État, est un processus interne qui a ses particularités propres. C'est principalement la lutte de classes dans le pays qui détermine le développement de la révolution dans ce pays.

Cependant, le processus de la révolution prolétarienne mondiale a une influence importante sur la lutte de classes dans tous les pays. C'est particulièrement vrai pour le mouvement ouvrier de chaque pays, et donc pour les communistes qui doivent y être attentifs et le porter à l'avant.

Que nous apprend la constitution du Parti Communiste de France à ce propos ?

En 1917, la Révolution d'Octobre a bouleversé le monde, entraînant avec elle une vague de combativité ouvrière au beau milieu du carnage de la Première Guerre Mondiale impérialiste commencée en 1914. Près de cinquante ans après la Commune de Paris, le prolétariat a de nouveau conquis une grande victoire, la prise de pouvoir dans la Russie des Tsars et des bourgeois monopolistes en ascension. Dès 1917, la contre-offensive réactionnaire s'amorce : des armées blanches (contre-révolutionnaires) sont formées, et en 1918,

les impérialistes Britanniques, Américains, Français, Japonais, Italiens et leurs alliés lancent une attaque sur la jeune Russie Soviétique. En réaction internationaliste et face aux très mauvaises conditions qu'ils rencontrent, des marins déployés dans cette intervention lancent des révoltes, les Mutineries de la mer Noire, en 1919. Charles Tillon et André Marty, deux futurs membres du Parti Communiste, y participent.

Mais c'est la création de l'Internationale Communiste (IIIème Internationale, ou IC) le 2 mars 1919 qui est l'événement retentissant. La IIème Internationale, « Internationale ouvrière » avait été démantelée par l'opportunisme et le révisionnisme des social-chauvins, les dirigeants de l'ensemble des partis socialistes qui avaient voté, en 1914, pour la guerre. En opposition totale au principe de l'unité internationale du prolétariat, ils avaient rallié leur bourgeoisie respective et s'étaient rangés dans « l'union sacrée » avec elle. L'Internationale Communiste balaie cette période. Dans le sillon de la Révolution d'Octobre, elle annonce la nouvelle époque. Pour la France, seuls des représentants de groupes syndicaux et socialistes participent au Ier Congrès.

Mais en France, un Comité pour l'adhésion à la IIIème Internationale s'est créé. Au Congrès de Strasbourg du Parti socialiste, au début de l'année 1920, l'Internationale est une des questions principales. En plus des partisans de la IIIème Internationale, on trouve premièrement les réformistes comme Renaudel qui veulent retourner à la IIème Internationale. Deuxièmement, il y a les « reconSTRUCTEURS » comme Longuet, fils de Jenny Marx, qui se rêvait chef, car petit fils de Karl Marx, qui veulent une « nouvelle Internationale » sur les bases de la IIème. Ces deux mouvements sont des expressions de l'opportunisme de droite : les réformistes étaient ouvertement révisionnistes, là où les longuetistes voilaient leur opportunisme dans un appel à l'unité. Finalement, le Congrès donne une majorité à la sortie de la IIème Internationale, mais rejette l'adhésion

à l'Internationale Communiste. Il y aura malgré tout un voyage de deux délégués en Russie, pour entrer en « négociations » avec l'Internationale. Ce sont Cachin, directeur du journal l'Humanité, et Frossard, secrétaire général du Parti socialiste, qui partent en Russie.

Ces événements donnent des leçons politiques décisives : le développement de la révolution prolétarienne mondiale annoncé par la Révolution russe agite les masses de tous les pays, en parallèle de la nouvelle situation d'Après-Guerre. Ce sont les masses avancées en mouvement qui donnent à l'Internationale sa dynamique et sa vitalité : c'est par leur action, premièrement en Russie dans la guerre civile révolutionnaire, secondairement dans tous les autres pays, que l'Internationale Communiste se forme et que l'appel à la constitution des Partis Communistes est si fort. Ce cri venu de Russie balaie sur son passage des dizaines d'années de trahison opportuniste et révisionniste. Il met les vieux Partis face à leurs responsabilités : personne ne peut ignorer la lutte de classes qui gronde. Malgré leur opportunisme, les socialistes français sont forcés d'entendre cet appel et de se rendre à l'IC.

Lors de ce voyage, les deux dirigeants socialistes rencontrent l'Exécutif de l'Internationale, et s'entretiennent notamment avec Lénine. Ils sont vivement critiqués par l'Internationale. Lénine dit à Cachin, à propos des différents articles dans l'Humanité : « *Les uns, comme vous, prennent la défense de la Révolution russe ; d'autres la combattent ouvertement et font appel, pour la détruire, aux impérialistes de leur pays.* » (Cachin, « Rencontre avec Lénine », Cahiers du Communisme, 1949). Les méthodes du Parti français sont critiquées et mises face à face avec la stratégie du Parti Bolchévik. L'absence de propagande chez les peuples colonisés par l'impérialisme français est critiquée par Lénine (Jean Fréville, La Nuit finit à Tours, 1950). Suite à cet entretien, Cachin demande au Parti socialiste de siéger à titre consultatif au IIème Congrès de l'Internationale qui s'ouvre le 21 juillet

1920.

C'est lors de ce IIème Congrès que sont rédigées les 21 conditions d'admission à l'Internationale Communiste, un document important qui trace la démarcation entre les vieux partis révisionnistes d'un côté, et les nouveaux Partis Communistes de l'autre. Cette Internationale ne sera pas faite du même bois que la IIème Internationale : c'est une organisation de combat pour la révolution prolétarienne mondiale, une réelle Internationale Communiste. Les délégués français sortent de ce voyage avec 9 conditions plutôt que 21, qui demandent notamment :

- La création du Parti Communiste de France,
- La rupture avec le réformisme (social-chauvin) et le social-pacifisme, les deux expressions de l'opportunisme au sein du parti socialiste à cette époque,
- La pratique de l'action illégale conjointement à l'action légale,
- Et l'application des décisions de l'Internationale.

Au retour des délégués, après un meeting à Paris où la foule chante « Vive Lénine, vivent les Soviets ! », le Congrès de Tours est repoussé à décembre et l'ordre du jour des débats pour le reste de l'année 1920 est clair : tout tourne autour de l'Internationale Communiste. Pendant six mois, les partisans communistes vont agiter dans les sections des villes et des campagnes pour l'adhésion. Depuis 1917, de très nombreux anarchistes, syndicalistes révolutionnaires et autres, qui avait une haine légitime du Parti socialiste réformiste et bourgeois, se rallient à l'Internationale Communiste. Ils forment de nouveaux arrivants dans les forces qui luttent pour un Parti Communiste en France. En octobre 1920, les Jeunesses socialistes se transforment déjà en Jeunesses communistes et adhèrent à l'Internationale communiste des Jeunes.

Ces exemples sont des preuves que ce sont les masses qui font l'Histoire : l'appui décisif à

la révolution bolchévique n'est pas venu des dirigeants réformistes comme Léon Blum, qui voulaient éteindre le feu révolutionnaire et semer le doute. Il est venu de toutes celles et ceux parmi les masses et leurs sections avancées qui se sont retroussés les manches en répondant à l'appel de l'Internationale Communiste et ont propagé le mot d'ordre d'une grande révolution. C'est la ligne révolutionnaire qui s'est développée comme une traînée de poudre sur la base de l'internationalisme prolétarien. La Révolution russe représente alors un phare à l'horizon, son contenu idéologique, bien qu'il ne soit pas encore popularisé en France à cette époque, inspire les masses de tous les secteurs, et en particulier le prolétariat organisé, à s'y rallier pour fonder le Parti Communiste. C'est une leçon d'une grande importance qui montre le rôle des masses et de l'internationalisme dans la constitution du Parti.

Lors du Congrès de Tours, à partir du 28 décembre 1920, la lutte de ligne tourne de manière décisive en faveur de l'Internationale Communiste. Le délégué de la Dordogne

annonce : « *Il faut à l'heure actuelle, comme pendant la guerre quand il fallait se faire casser la figure, une unité de front, un chef unique, et ce chef unique, c'est Lénine !* ». On trouve des représentants, comme celui de la Loire-inférieure, qui approuvent les 21 conditions de l'IC : « *Nous avons voté l'adhésion à la IIIème Internationale en acceptant les 21 conditions...* ». Le délégué des Pyrénées-Orientales affirme même contre les révisionnistes : « *21 conditions, ce n'est pas suffisant, c'est 21 000 conditions qu'il fallait apporter !* » (Jean Fréville, La Nuit finit à Tours, 1950).

On voit l'élan internationaliste qui porte cet événement. Clara Zetkin, la dirigeante communiste allemande arrive au milieu du Congrès, malgré l'interdiction de déplacement qui planait sur elle, en tant que déléguée de l'Exécutif de IC. Elle dit au Congrès « *Camarades, il faut choisir [...] Il [le prolétariat] doit marcher à la conquête du pouvoir.* ». Sa présence à cet événement nous enseigne une des tâches d'une organisation Internationale des communistes : armer le prolétariat de chaque pays dans la constitution ou reconstitution de son Parti. Cette tâche est d'importance capitale à notre époque, où tant de Partis doivent être reconstitués ou constitués partout dans le monde.

L'adhésion à l'IC obtient les  $\frac{3}{4}$  des voix du Congrès, et la motion des prétendus « centristes » seulement  $\frac{1}{4}$ . Celle des droitiers est retirée par Léon Blum, plus grand adversaire des communistes. « Centristes » et droitiers se réunissent quelques heures plus tard pour reformer le parti socialiste. La majorité du Congrès devient quelques temps après le Parti Communiste (Section Française de l'Internationale Communiste), ou SFIC. Le nom SFIC, traduit la ligne communiste sur l'Internationale : le Parti Communiste d'un État donné est une partie de la révolution prolétarienne mondiale. Sa constitution, ou à notre époque en France, sa reconstitution, est un grand pas en avant dans le processus de la révolution prolétarienne mondiale.



Affiche célébrant le 10e anniversaire de l'Internationale Communiste, témoin de l'impact de l'Internationale sur le Parti

Malgré tout, les 21 conditions ne sont pas adoptées au Congrès de Tours. Cette situation restera telle

quelle pendant longtemps, et le Parti Communiste (SFIC) n'appliquera jamais l'ensemble des 21 conditions, en ne réalisant notamment pas le contenu politique de la directive de bolchévisation du Parti.

Les relations entre le Parti Communiste (SFIC) et l'Internationale sont par la suite qualifiées de « problème français », le PC acceptant toujours en parole les directives et critiques de l'Internationale, pour au final n'appliquer dans les actes qu'une ligne opportuniste ou mécaniste. Clara Zetkin avait raison quand elle concluait son discours au Congrès de Tours par ces mots : « *Le communisme n'oblige pas seulement les prolétaires français à traduire sur le papier la Révolution : il faut des actes révolutionnaires* » (Jean Fréville, *La Nuit finit à Tours*, 1950).

## **B. LE PARTI ET LA DIRECTION DE LA REVOLUTION SOCIALISTE**

Pour des actes révolutionnaires, il faut une théorie révolutionnaire, comme nous l'apprend Lénine. Dès sa création, la SFIC s'affaire pour créer deux conditions essentielles à la construction du Parti : une ligne politique, qui réponde aux questions brûlantes de la politique du pays, et la formation d'une direction capable d'appliquer cette ligne. À propos du lien entre la construction d'une organisation et sa ligne politique générale, le Parti Communiste du Brésil (Fraction Rouge) affirme : « *Partir du principe que «l'organisation doit servir la politique» et non l'inverse, et que Lénine affirmait que «la ligne ne suffit pas», qu'il doit y avoir des moyens pour la mettre en œuvre [...] c'est là la relation indissoluble entre la Construction et la Ligne Politique Générale, dans laquelle la Construction sert la ligne politique générale et la ligne militaire en son centre.* » (PCB(FR), « Lénine et le Parti Militarisé », *El Maoista* n°2, 2018).



*Communistes déléguées au 1er Congrès du Parti à Marseille en 1921*

Cela signifie qu'il ne peut y avoir de Parti Communiste qui tienne son rôle nécessaire d'outil pour la conquête du pouvoir du prolétariat sans ce lien qui unit la construction organisationnelle et la ligne politique générale. Ainsi, il n'y a rien d'étonnant à voir Amédée Dunois, à ce moment-là membre dirigeant de la SFIC avant sa capitulation personnelle, célébrer le 1er Congrès du PC (SFIC) de 1921. Il écrit « *Il [Le Parti] s'est donné, tour à tour, une politique syndicale, une politique paysanne, une politique électorale, une politique militaire, une politique coopérative, une politique féministe. Le voilà outillé pour la propagande incessante qu'il lui faut mener...* » (Amédée Dunois, « Impressions de Retour », Bulletin Communiste, 1922).

Mais il ne peut y avoir de politique juste sans l'idéologie prolétarienne. Cet élan pour une ligne politique du Parti existe au même moment que le grand processus mondial de victoire de la Révolution russe, et du développement de l'idéologie en marxisme-léninisme, la deuxième étape du marxisme. La SFIC connaît alors des luttes nombreuses autour de la base idéologico-politique qu'elle doit adopter. Cette question ne sera pas clarifiée avant les années 1930, conduisant à l'impossibilité de constituer une direction unie du Parti. Un exemple marquant est la direction du milieu des années 1920 : « *La nouvelle direction est le produit de la prolétarisation menée tambour battant par Treint. Elle comporte Pierre Séward, le secrétaire général (cheminot), Monmousseau, Dudelioux, Racamond (CGTU), Thorez, Cremet, Doriot, Marrane (un mineur, trois métallos), Bernard (postier révoqué), Renaud (paysan), Barbé (métallo, JC). Humbert-Droz (IC) note «chacun se taille son fief, son tremplin. Doriot dans les jeunesses, Thorez dans le Nord, Monmousseau dans la CGTU. Cremet convoite le secrétariat général à la place de Séward». Ces quelques mots, reflètent la réalité, la direction ne reflète pas une unité idéologique, mais est le reflet de l'influence de tel ou tel, dans tel ou tel secteur. C'est une unité formelle, ce n'est pas une véritable unité idéologique.* » (Camarade Pierre,

Cahiers du Maoïsme n°1, ed. 2009).

Entre 1920 et 1934, pas moins de 6 directions ont été reniées par la ligne qui finit par s'imposer, celle de Maurice Thorez. (François Billoux, « *Quelques aspects de la formation en France d'un parti ouvrier de type nouveau* », dans 30 ans d'histoire du Parti Communiste Français, 1950). Cet exemple donne le ton du principe enseigné par le Président Gonzalo dans sa célèbre interview : « *La troisième leçon importante, c'est de forger une direction. La direction est une question clé, et une direction ne s'improvise pas. Forger une direction demande beaucoup de temps, un dur combat et une lutte ardue, surtout pour que ce soit une direction de la guerre populaire.* » (Interview du Président Gonzalo, El Diario, 1988). Ainsi, il ne peut y avoir de reconstitution réussie qui ne règle pas le problème de la direction.

Il est donc normal que la construction de la SFIC passe à ce moment-là par la formation de cadres et d'une direction. La Jeunesse Communiste apporte particulièrement sa pierre à cet édifice. Le Parti organise des Universités ouvrières, comme celle de Paris où le communiste Georges Politzer donne le cours de philosophie. Ces écoles prolétaires forment les cadres de base du Parti à l'idéologie, à l'époque au marxisme-léninisme, et donnent une grande vitalité au Parti. Les Cahiers du Maoïsme nous apprennent : « *C'est une école ouvrière, le niveau moyen des élèves est le certificat d'études. Après la formation ils sont versés dans l'appareil du parti. Ainsi des ouvriers deviennent cadres du parti, ce qui concourt à la prolétarisation de toutes les instances en apportant un sang nouveau, ouvrier.* » (Camarade Pierre, Cahiers du Maoïsme n°1, ed. 2009). C'est là une bonne leçon à tirer : le Parti a pour rôle de former ses rangs à l'idéologie du prolétariat, car « *sans l'idéologie du prolétariat, il n'y a pas de révolution, sans l'idéologie du prolétariat il n'y a pas de perspective pour la classe et le peuple.* » (Interview du Président Gonzalo, El Diario, 1988).

Cependant, la SFIC n'a pas établi de ligne

correcte sur la révolution socialiste, c'est-à-dire la révolution à mener dans un pays impérialiste comme la France. Son travail s'est borné à l'analyse de parties successives du mouvement social (comme les paysans, ou les syndicats) et pas au caractère de la société française et de l'État français, aux tâches révolutionnaires à accomplir pour le socialisme et aux contradictions essentielles à résoudre pour avancer dans la révolution. Détourné de cette tâche par l'électoratisme et le légalisme bourgeois qui gangrenaient le Parti, celui-ci n'a jamais analysé correctement le caractère de l'État bourgeois impérialiste français. Incapable de déterminer ses amis de ses ennemis, oscillant entre des positions opportunistes, il s'est mis à la remorque du mouvement de masse et à la merci des impérialistes. Cela a été une de ses faiblesses principales.

### C. LE PARTI ET LA LIGNE MILITAIRE

Le révisionnisme des social-démocrates, qui a touché tout le mouvement ouvrier et qui s'incarne au XXIème siècle dans les partis socialistes comme le PS en France, repose intégralement sur la légalité bourgeoise et le parlementarisme. C'est un des points que Staline accentue le premier dans la lutte contre l'opportunisme social-démocrate pour la bolchévisation des nouveaux Partis Communistes : « *Il faut que le parti se considère non pas comme un appendice du mécanisme électoral parlementaire, ce que fait, au fond, la social-démocratie, et non pas comme un supplément gratuit aux syndicats, ce que prétendent parfois certains éléments anarcho-syndicalistes, mais comme la forme supérieure de l'union de classe du prolétariat, appelée à diriger toutes les autres formes d'organisations prolétariennes, depuis les syndicats jusqu'à la fraction parlementaire.* » (Staline, Des perspectives du Parti Communiste d'Allemagne et de la bolchévisation, 1925).

Le Parti Communiste, ce n'est donc pas une machine électorale, comme le pensent les social-démocrates, et ce n'est pas un ajout

superflu sur le mouvement des masses : c'est l'axe par lequel tout le mouvement révolutionnaire est dirigé. Pour être un Parti révolutionnaire, cet outil doit se doter d'une ligne militaire claire. Le Président Mao nous enseigne : « *La tâche centrale et la forme suprême de la révolution, c'est la conquête du pouvoir par la lutte armée, c'est résoudre le problème par la guerre. Ce principe révolutionnaire du marxisme-léninisme est valable partout, en Chine comme dans les autres pays.* » (Mao, Problèmes de la guerre et de la stratégie, 1938).

Dans sa constitution, le Parti Communiste a adopté, en parole, une ligne conforme à celle de l'IC sur le travail clandestin et sur la guerre. En réalité, le Parti Communiste constitué en 1920 n'est jamais parvenu à écraser décisivement le légalisme et le parlementarisme bourgeois. Il en a été gangrené jusqu'au bout. Lorsque certains de ses dirigeants sont arrêtés en 1923, car ils luttent contre l'occupation de la Ruhr par l'impérialisme français, le secrétaire général, Frossard, déserte le Parti et retourne aux socialistes, suivi par des élus locaux ! La tactique municipale, qui consiste à créer des « terres communistes » en conquérant des mairies, et l'union avec la direction du Parti socialiste et du Parti radical dans l'alliance électorale du Front Populaire, créent l'idée fautive qu'il est possible de prendre l'État bourgeois de l'intérieur. C'est tout simplement une réhabilitation de la social-démocratie peinte en rouge. Cette ligne incorrecte nous présente un des bastions de l'opportunisme de droite : le légalisme bourgeois.

Le Parti Communiste du Pérou écrit : « *La ligne militaire est le centre de la ligne politique générale.* » (PCP, La ligne de construction des trois instruments de la révolution, 1988). Cela signifie qu'à notre époque, chaque Parti Communiste doit appliquer la stratégie militaire du prolétariat, la guerre populaire prolongée, aux conditions concrètes du pays dans lequel il se trouve. Cette application concrète doit prendre une place centrale dans la ligne politique du Parti, car c'est elle qui détermine, en définitive, sa capacité à avancer la révolution. Sans ligne militaire,

pas de conquête, pas de défense. Cette leçon nous est démontrée tragiquement par l'interdiction de la SFIC, en 1939 : « La réaction anti-communiste en France qui rêvait qu'Hitler attaque l'URSS ne se fit pas attendre : «L'Humanité», «Ce Soir» sont saisis. Le bureau de la CGT exclut les syndiqués qui ne désapprouvent pas le pacte germano-soviétique. Les apolitiques jettent le masque. Le gouvernement décrète le 26 Septembre que le PCF et toutes les organisations rattachées à l'I.C sont dissoutes. La manœuvre est d'une part de casser le Parti, de briser son influence et d'autre part de neutraliser les pacifistes qui veulent signer la paix avec Hitler devant l'écroulement de la Pologne et devant l'agression allemande. Le parti est désorganisé. 100.000 communistes sont mobilisés sur le front, sa direction est dispersée, la répression frappe. La propagande bourgeoise contre l'URSS, la confusion ou les explications partielles, de plus limitées par la saisie, la peur tout court, font que le PCF fort de 270.000 adhérents tombe à quelques milliers de fidèles dispersés. À l'assemblée le groupe communiste dissous s'est reconstitué en

*groupe ouvrier-paysan, demandant que soient engagés des pourparlers avec Hitler. Pour le gouvernement c'est une position défaitiste. Bien que le PCF ait voté les crédits de guerre, une partie des ex-députés communistes sont arrêtés, 34 inculpés et incarcérés à la Santé, 25 renient le parti. » (Camarade Pierre, Cahiers du Maoïsme n°1, ed. 2009)*

En l'absence d'une ligne militaire conséquente et concrète (la ligne militaire précédente remontait à l'opposition à la 1ère Guerre Mondiale impérialiste et au militantisme pour la paix qui avait suivi), le Parti a été désorganisé par la réaction. Le travail clandestin, imposé par l'Internationale Communiste, n'existe tout simplement pas au niveau que l'exige un Parti Communiste. C'est une leçon importante de cette période : en appliquant du bout des lèvres la directive sur le travail clandestin et la préparation de la révolution, en s'accommodant de la légalité bourgeoise, la SFIC a connu une désorganisation brutale et éclair. Un Parti organisé de cette manière, c'est le rêve de la bourgeoisie. Cela prouve l'échec de la



Défilé de militantes des Francs Tireurs et Partisans - Main d'Oeuvre Immigrée



*Les FTP en Dordogne, avec le drapeau rouge avec marteau et faucille*

bolchévisation du Parti Communiste : en apparence, la SFIC s'était « bolchévisée », elle avait adopté le discours marxiste-léniniste, mais en fait, elle n'avait pas la vigueur d'un Parti comme le Parti de Lénine. Thorez et Marty écrivent alors : « *Toute l'organisation du parti, est presque entièrement détruite par la mobilisation générale et la répression et doit être entièrement reconstruite* ». (Camarade Pierre, Cahiers du Maoïsme n°1, ed. 2009).

La ligne militaire correcte va être imposée, dans la lutte armée, en lien avec les directives de l'IC. Pas préparé pour la lutte armée, le Parti met un an à se réorganiser. Le nombre de ses cadres prêt à mener cette lutte se compte initialement sur les doigts de la main. Pierre Georges (le Colonel Fabien), dirigeant des Jeunesses Communistes, lance l'appel en exécutant un militaire allemand à Paris, en plein jour. Le Parti dirige le fusil : il avait créé une « Organisation Spéciale » chargée de l'autodéfense en 1940, et cette OS devient les Francs-Tireurs et Partisans (FTP), l'armée populaire de libération nationale, en 1942.



*Résistants corses. La libération de l'île est très largement assurée par le Front National de Libération, l'organisation dirigée par le Parti Communiste*

Les FTP appliquent une stratégie de guerre de partisans : sabotages, guérilla, attentats dirigés contre les États-majors allemands et collaborateurs, et avant tout organisation des masses... Par la juste voie de la violence révolutionnaire, le Parti est redressé : il dirige un large mouvement, maître de maquis, et qui parvient, par la force des masses elles-mêmes, à libérer des zones entières : libération de Paris, libération de la Corse, etc. Cependant, n'appliquant pas le principe de « compter sur ses propres forces », il se met, dès la création des FTP, à la remorque des gaullistes en exil. Cela motivera sa nouvelle

poussée de légalisme à la Libération. Nombreux sont les martyrs qui paieront de leur sang la lutte armée pour la libération nationale. Initialement incapable d'avoir une ligne militaire juste, le Parti a manqué à son rôle. Mais dans l'héroïsme des masses s'est forgée la lutte armée. 8 membres du Comité Central sont morts : Pierre Sémard, Félix Cadras, Jean Catelas, Charles Nédelec, Gabriel Péri, Bathélémy Ramier, Pierre Rebière, et Georges Wodli. En plus de Péri, 9 rédacteurs de l'Humanité ont donné leur vie : Lucien Sampaix, Pierre Lacan, Robert Blache, Henri Terryn, Léa Maury, René Le Pape, André Chennevières, Auguste Delaune, Maurice Grandcoing. D'innombrables autres sont tombés en martyr : Maïe et Georges Politzer, Danielle Casanova, Jacques Solomon, Jacques Decour, Pierre Georges (le Colonel Fabien), Guy Môquet, Mireille Lauze et des milliers d'autres. Ces exemples démontrent clairement la

nécessité d'une ligne militaire de fer, qui se tienne solidement au centre de la ligne politique du Parti. Dans sa reconstitution, le Parti Communiste doit désormais imposer la stratégie de guerre populaire prolongée et forger le socle de cette ligne militaire. Cela prend un caractère décisif dans le déclenchement de la guerre populaire, où la ligne militaire vit l'épreuve du feu et doit être développée sur cette base. Avant toute chose, cela signifie l'application de la militarisation, développement politique de la bolchévisation, à l'ensemble du Parti. Sans cette militarisation, comment le Parti pourrait-il résister aux menaces de la répression et aux attaques de l'ennemi ? On a vu avec l'exemple français à quel point le Parti avait été vulnérable, car il n'avait pas été organisé de cette manière. Il est insensé de penser reconstituer le Parti sans mettre en avant l'exigence qu'il se militarise pour la guerre populaire.



*Les communistes sont la force principale de la libération de Paris par les réseaux résistants*

# PORTRAITS DE MARTYRS COMMUNISTES EN FRANCE PENDANT LA 2



**Pierre SEMARD,**  
*dirigeant du Parti  
Communiste tombé  
en martyr fusillé par  
les nazis*



**Charles  
NÉDELEC,**  
*dirigeant du Parti  
Communiste, mort  
dans Paris occupé  
d'un malaise alors  
qu'il organisait  
la résistance  
clandestine en mai  
1944*



**Félix CADRAS,**  
*dirigeant du Parti  
Communiste, fusillé  
au Mont-Valérien  
en 1942 sous  
l'Occupation*



**Jean CATELAS,**  
*dirigeant du Parti  
Communiste  
guillotiné en  
1941 à la prison  
de la Santé sous  
l'Occupation*

## MEMBRES DU COMITE CENTRAL



**Pierre REBIÈRE,**  
*dirigeant du Parti  
Communiste, fusillé  
en 1942 sous  
l'Occupation après  
avoir été torturé*



**Barthélémy  
RAMIER,**  
*dirigeant du Parti  
Communiste, exécuté  
sommairement par  
les SS en 1944*



**Gabriel PÉRI,**  
*dirigeant du Parti  
Communiste tombé  
en martyr fusillé par  
les nazis*



**Georges WODLI**  
*dirigeant du Parti  
Communiste, mort  
suite aux tortures  
nazies en 1943*

# DE LA LUTTE DE LIBÉRATION NATIONALE 2<sup>ND</sup>E GUERRE MONDIALE



**Léa MAURY,**  
*résistante communiste, journaliste à  
l'Humanité, morte en clandestinité sous  
l'Occupation*



**Pierre GEORGES (COLONEL FABIEN) et  
son épouse Andrée,**  
*tous deux résistants. Il lance la lutte armée  
du PCF et meurt dans la Libération, Andrée  
est déportée en camp et survit à la guerre*



**Guy MÔQUET,**  
*résistant communiste fusillé par les nazis à  
seulement 17 ans à Chateaubriant*



**Mireille LAUZE,**  
*résistante communiste membre de  
l'Organisation Spéciale (OS) et morte en  
martyr après avoir été déportée par les  
nazis*



**Danielle CASANOVA,**  
*militante communiste et dirigeante de  
l'Union des Jeunes filles de France, membre  
du Comité Exécutif de l'Internationale  
Communiste des Jeunes, dirigeante  
des comités féminins de la résistance  
parisienne, morte en martyr à Auschwitz  
après sa capture par les nazis*



**LE GROUPE MANOUCHIAN,**  
*23 résistants communistes étrangers  
tombés en martyr du nazisme pour leur  
résistance*

## **D. LE PARTI, LA CLASSE OUVRIÈRE ET LES MASSES**

Les principes de la politique du Parti Communiste à propos du prolétariat et de la classe ouvrière ont été présentés par Staline dans Principes du Léninisme (1924) :

*« 1. Le Parti, détachement d'avant-garde de la classe ouvrière ». Le Parti, c'est donc le quartier-général du prolétariat, la direction politique.*

*« 2. Le Parti, détachement organisé de la classe ouvrière ». En tant qu'avant-garde, le Parti est uni avec la classe, il en est la partie organisée par elle et pour elle.*

*« 3. Le Parti, forme suprême de l'organisation de classe du prolétariat ». Il n'est pas la forme unique d'organisation du prolétariat (syndicats, etc) mais il est l'organisation centrale : c'est ce que signifie l'affirmation que le Parti Communiste est un « parti de cadres avec un caractère de masse » (PCB(FR), Lénine et le Parti militarisé, El Maoïsta n°2, 2018).*

*« 4. Le Parti, instrument de la dictature du prolétariat. » Le Parti a le rôle primordial pour la prise du pouvoir, mais également pour la direction de la dictature du prolétariat, son extension et sa défense.*

*« 5. Le Parti, unité de volonté incompatible avec l'existence de fractions. » Suivant le principe du centralisme démocratique, le Parti est uni et adhère à une discipline de fer. Staline indique que cette unité de volonté et d'action, ainsi que la discipline de fer, présupposent la critique et la lutte au sein du Parti.*

*« 6. Le Parti se fortifie en s'épurant des éléments opportunistes. » Le Parti renforce sa ligne révolutionnaire en luttant contre l'opportunisme issu de la petite bourgeoisie, de « l'aristocratie ouvrière », et de tous les autres corps qui y portent leur idéologie non-prolétarienne. Cela signifie que la lutte contre l'opportunisme et le révisionnisme doit être systématique et non accidentelle dans le Parti.*

Tous ces points tiennent en place centrale le rôle du prolétariat. Ce sont les 4 premiers

points nous donnent le contenu de la relation entre le Parti et la classe. Le Parti est le détachement de la classe (1), organisé par elle (2) pour diriger tout son mouvement (3) et utilisé par elle pour établir, diriger et étendre son pouvoir sous la forme de la dictature du prolétariat (4).

Le Parti Communiste doit donc diriger le prolétariat constitué en tant que classe, sur la base de celles et ceux qui n'ont que leur force de travail à vendre, environ les 2/3 de la société française actuelle. De manière décisive, il doit organiser la classe ouvrière, cœur du prolétariat, directement impliquée dans la production marchande et subissant de plein fouet l'exploitation. En général, le Parti doit établir sa ligne de masse, c'est-à-dire le rôle politique des masses populaires dans la révolution, les amis et les ennemis du Parti et de la révolution, et le travail de masses à effectuer en leur sein en fonction de la lutte politique et économique.

Le Parti Communiste de France a sans aucun doute été profondément lié à la classe ouvrière. Dès les premières années, sa politique est de faire émerger « l'élite ouvrière ». Dans les écoles du Parti, on trouve des métallos, ouvrières dactylos, magasiniers, employés de restaurant, menuisiers... Aux plus hauts postes de responsabilités, les cadres de cette époque sont issus de la classe ouvrière, et c'est la préoccupation centrale de la SFIC.

Dans les années 1920, sur directive de l'Internationale Communiste, le Parti Communiste lance les cellules d'entreprise avec pour objectif de donner une forme organisée directe au prolétariat au sein du lieu de travail. En 1926, le Comité Central reconnaît : « que nos campagnes présentaient toutes le défaut de n'être pas assez orientées vers les entreprises ». La nouvelle orientation affirme « ce qui devra être placé au premier plan, c'est le travail de base dans les entreprises ». (R. Dallet, « Les assemblées populaires », dans Cahiers du Bolchévisme, 1928).

Le Parti agit dans les luttes revendicatives

par l'intermédiaire de la CGTU, et il forme la MOE (main d'œuvre émigrée) qui deviendra la MOI (main d'œuvre immigrée). Le Parti adopte des orientations importantes de prolétarisation : il met en avant le recrutement syndical, le lien avec la classe. Il renforce le syndicat alors que l'influence du Parti diminue : « *La prolétarisation a pourtant été un succès puisque la CGTU passe de 371.000 adhérents à 475.000. Mais en un an les cellules d'entreprises passent de 1544 à 898, le parti est revenu à l'organisation locale. Ce n'est pas à notre avis, une simple question tactique mais un choix idéologique et politique qui ne renforce pas la composition ouvrière du parti.* » (Camarade Pierre, Cahiers du Maoïsme n°1, ed. 2009).

Le Parti Communiste du Pérou a clarifié l'analyse correcte de la lutte économique, la lutte pour les revendications : « *La lutte pour le pouvoir est le principal, mais on ne peut la délier de la lutte revendicative, ce sont les deux faces de la même médaille.* » (PCP, Ligne de Masse, 1988). À de multiples reprises, lors des années 1920 avec les syndicats, lors des années 1930 avec les réformes, lors des années 1940 avec la prétendue « bataille pour la production », le Parti Communiste de France suit une ligne opportuniste de droite, puis totalement révisionniste, qui consiste à ne voir que la lutte revendicative de la classe et des masses, et d'ignorer la lutte pour le pouvoir de la classe ouvrière organisée en tant que Parti.

Le Camarade Pierre nous apprend, à propos de la politique du Parti à l'égard de la classe ouvrière au moment décisif (à la Libération) : « *Le PCF progresse moins dans les villes à forte concentration ouvrière que dans les autres villes sociologiquement moins homogènes. De 1945 à 1947, le pourcentage de communistes des arrondissements ouvriers diminue de 18%. Ce n'est pourtant pas encore l'époque où les ouvriers vont être expulsés vers la banlieue. Les cellules d'entreprises augmentent pourtant en quantité entre 1944 et 1947 (passant de 3917 en décembre 1944 à 8752 en décembre 1946). Sous le Front Populaire, 42% des cellules d'entreprise étaient des cellules d'usines, alors qu'en 1946,*

*elles ne représentent que 25% du total. A titre d'exemple, les communistes à Renault-Billancourt ne sont que 8,3% au lieu de 23,3% en 1937. Il y a un changement de la base sociale du PCF. D'ailleurs Marcel Cachin dans ses Carnets remarque : «Le PCF déserte les usines». Une partie importante de la classe ouvrière est désappointée par la politique du PCF, d'autres sont déçus. Les éléments radicaux de la classe ouvrière pensent que le PCF accorde une place trop importante aux autres couches (les classes moyennes) au détriment de la classe ouvrière. Le PCF est ressenti par les communistes les plus radicaux comme privilégiant la nation au détriment de la classe. Après les destructions en matériel et en hommes à la Libération, la classe ouvrière avait un niveau de vie de seulement 60% celui d'avant-guerre. Mais au printemps 1945, le niveau de vie était remonté à 85%. Après deux ans de gouvernement (SFIO, MRP, PCF), il retombe à 50%. La «bataille de la production» et le «relevez vos manches» a consolidé le capitalisme mais pas le niveau de vie de la classe ouvrière et des couches populaires. Malgré les réformes d'après-guerre que nous avons cités, la classe ouvrière est plus pauvre : le ravitaillement est insuffisant, la crise du logement est terrible, en partie due aux destructions de la guerre et de la majorité des logements ouvriers. Le PCF est pris dans ses propres contradictions. Il se veut unificateur de la nation, mais en aidant l'État capitaliste à se consolider il mécontente la classe ouvrière, sème le doute quant à ses capacités révolutionnaires.* » (Camarade Pierre, Cahiers du Maoïsme n°1, ed. 2009).

Vis-à-vis des larges masses, le Parti Communiste a contribué décisivement à une politique d'organisation des masses. Les Jeunesses Communistes donnèrent un vivier important de cadres communistes au Parti. Le travail syndical au sein de la CGTU puis de la CGT est un levier majeur du Parti dans la mobilisation des masses. Le Comité d'action contre la guerre du Rif dénonce les impérialistes français et entraîne des grèves anti-coloniales. Danielle Casanova, héroïne communiste du Parti et de la Résistance, morte à Auschwitz, crée et dirige l'Union des

Jeunes Filles de France et impulse les Comités Féminins de la Résistance à Paris avant son arrestation. Le Secours Rouge International (SRI), par sa branche française, mobilise des réseaux pendant la Guerre d'Espagne et agite contre la répression. De très nombreuses autres associations culturelles, sportives, intellectuelles et politiques voient le jour qui structurent la vie des masses.

Lors de la Résistance, le rôle du Front national de lutte pour la libération et l'indépendance de la France (ou Front national, l'organe de Front de libération du Parti Communiste) est d'une grande importance. Fort de nombreux comités populaires, qui deviennent une multitude dès 1943, il assure des rôles importants, luttant contre le Service du Travail Obligatoire (STO), organisant la vie des masses, comme sur le plan culturel et artistique et formant la base pour un nouveau pouvoir. Le Front National lutte contre la vie chère, pour l'ouverture des usines, et la première grève massive des mineurs, qui entraîne une répression sanglante des occupants nazis. Lors de la Libération, en Corse par exemple, son poids est énorme. À la fin de la guerre, il compte plus de 600 000 membres. Mais c'est son influence dans le Conseil National de la Résistance qui prouve définitivement que ce sont les masses ouvrières et paysannes qui sont celles qui ont résisté.

Ce sont les masses qui font l'Histoire, et ainsi, le Parti Communiste est toujours face à ses responsabilités à leur égard. S'il se montre

incapable de les diriger, celles-ci ne peuvent pas le considérer comme l'instrument central de la révolution prolétarienne. En 1936 déjà, Thorez et Duclos présentent un opportunisme envers les classes moyennes : on félicite « *les artisans et les petits industriels, qui sont, dans notre pays, les gardiens du travail de bonne qualité* » (Duclos, « Notre position en face du problème financier », Cahiers du bolchévisme, 1936), et on affirme « *Les communistes pensent non seulement qu'il faudrait sauver les classes moyennes, mais qu'il faut les sauver, parce qu'il est possible de le faire* » (Thorez, « Ce que veulent les communistes », Cahiers du bolchévisme, 1936). En 1947, lors de grandes grèves insurrectionnelles, le PCF est incapable de donner une direction, il souffle le chaud et le froid contre la classe ouvrière. Enfin, en 1968, dans le plus grand mouvement de masse en France au XXème siècle, le PCF consomme sa trahison des masses et de la classe en les abandonnant et en dénonçant leurs sections combattives.

## **E. LA LUTTE DE DEUX LIGNES AU SEIN DU PARTI CONTRE LE RÉVISIONNISME**

Analysant les contradictions chez les social-démocrates, Lénine présente les caractéristiques principales des opportunistes de son temps : « *Le social-chauvinisme et l'opportunisme sont les mêmes dans leur essence politique : collaboration de classe, répudiation de la dictature du prolétariat, rejet de l'action révolutionnaire,*



En 1947, les grèves ouvrières tournent à l'insurrection

*obéissance à la légalité bourgeoise, non-confiance dans le prolétariat et confiance dans la bourgeoisie. Les idées politiques sont identiques, tout comme le contenu politique de leurs tactiques. Le social-chauvinisme est la continuation directe et la consommation du millerandisme, du bernsteinisme et des politiques libérales britanniques, leur somme, leur total, leur plus grande réalisation. »* (Lénine, L'opportunisme et l'effondrement de la II<sup>ème</sup> Internationale, 1915). Par cette analyse, il présente le lien qui unit tous les opportunistes, leur capitulation de classe à l'égard de la bourgeoisie, dont ils deviennent les chiens dociles dans le mouvement ouvrier.

Le Parti Communiste, par la lutte de deux lignes qui a lieu à tous les niveaux, et a une importance principale au niveau du Comité Central, conquiert les dérives opportunistes de droite et « de gauche » (de gauche en apparence, de droite en essence). Le Parti Communiste du Pérou expose dans sa Ligne de Construction (1988) : « *Le parti est une contradiction où s'exprime la lutte de classes comme lutte de deux lignes entre la gauche et la droite. La lutte des deux lignes est le moteur du développement du Parti, c'est grâce à sa conduction juste et correcte que la gauche s'impose. Nous combattons la conciliation, car elle alimente la droite.* ». Ce faisant, le Parti analyse correctement la lutte de classes dans le monde et dans son pays, il propose une politique concrète à la classe et aux masses, il avance avec pour mot d'ordre la prise du pouvoir dans la guerre populaire prolongée.

Il n'existe aucun Parti Communiste où cette vérité de la lutte de deux lignes n'existe pas. Dans tout Parti Communiste, l'opportunisme, laissé pourrir, devient une contradiction antagonique au sein du Parti sous la forme du révisionnisme. Alors, il retourne le Parti et le transforme en son contraire. Le Parti Communiste de France nous présente de nombreux exemples de cet opportunisme et de ses conséquences. Nous avons déjà évoqué plusieurs d'entre eux : opportunisme social-démocrate avant la création du Parti, mécanisme dans la ligne internationale, luttes contre les directions opportunistes,

absence de ligne militaire et soumission à la légalité bourgeoise, politique anti-ouvrière avec les classes moyennes...

Prenons un nouvel exemple, celui de la politique de Front unique. Adoptée par le III<sup>ème</sup> Congrès de l'IC, cette directive internationale donne aux Partis Communistes du monde entier une ligne juste sur la question du Front : il faut gagner les masses ouvrières socialistes, qui sont nombreuses dans les anciens syndicats et les anciens partis, et les sans-parti. La méthode est principalement celle de l'unité à la base : utiliser la lutte revendicative pour unir ces prolétaires pour leur intérêt de classe commun, exposer les intérêts divergents des directions syndicales ou politiques social-démocrates ou jaunes, et par conséquent populariser la ligne du Parti Communiste en leur sein. Il ne faut pas ignorer les directions, qui peuvent être gagnées à des accords tactiques ou que l'on peut « dénoncer » à la classe ouvrière lorsqu'elles refusent les propositions communistes. Mais il ne faut pas se baser sur elles, mais sur la classe ouvrière : contre l'Internationale, la ligne d'unité au sommet, c'est-à-dire d'alliance avec les chefs des partis socialistes et de gauche, est avancée par les opportunistes de droite.

La SFIC va connaître une importante lutte de ligne à ce propos en 1934, opposant Thorez à Doriot. Contre le fascisme, l'unité avec les larges masses doit devenir solide et politique, pas seulement économique. Le Camarade Pierre indique à ce propos : « *Le 30 Mai 1934 Thorez écrit dans un article qu'il est «pour l'action commune immédiate». Le 11 Juin a lieu une rencontre entre Thorez, Frachon, Gitton (communistes) et Léon Blum, Zuromski (socialistes). La divergence avec Doriot, ne porte pas sur l'Unité, mais sur quel type d'Unité. La position de Thorez est alors conforme à celle de l'Internationale : il s'agit d'unir la base des socialistes et des communistes pour renforcer la lutte antifasciste alors que celle de Doriot est de faire l'Unité au sommet avec les chefs socialistes. Il y a donc lutte entre les deux lignes* » (Camarade Pierre, Cahiers du

Maoïsme n°1, ed. 2009). Doriot adopte une position de liquidation, il finit exclu du Parti. Il devient dans les années qui suivent un dirigeant fasciste et collaborateur nazi.

Mais le matérialisme dialectique nous enseigne que les choses se transforment en leur contraire :

Thorez, galvanisé par les résultats électoraux de 1934, envisage une union en 1936 pour les élections. Le « Front Populaire, de la liberté et de la paix » va des radicaux de centre-gauche aux communistes. Il est porté par une puissante union des masses ouvrières communistes et socialistes. La SFIC développe de plus en plus, dans les mois qui suivent l'élection, le suivisme du gouvernement bourgeois. C'est l'union au sommet qui finit par revenir. Le Parti réalise de grands progrès quantitatifs à cette période, et les masses conquièrent des réformes dans la grève. Cependant, tout cela est cassé seulement quelques années après : les nouvelles et nouveaux partisans de 1936 sont autant désorganisés que les autres par l'interdiction du Parti, et la guerre impérialiste qui est déclarée suspend toutes les mesures sociales qui avaient été forcées sur les gouvernements bourgeois. Le Front Populaire a cependant réussi à effectivement barrer la voie au fascisme, ce qui était à l'époque principal.

Cet exemple nous démontre qu'il n'y a qu'une tactique juste : l'imposition de la ligne correcte par la lutte de deux lignes, dans toutes les affaires du Parti. Une simple tactique opportuniste, qui paraît anodine, peut durablement impacter la stratégie du Parti tout entier. Dans le cadre de la SFIC, son incapacité à comprendre le caractère du marxisme-léninisme et la méthode enseignée par Lénine et Staline, la conduisent année après année à s'enfermer dans une accumulation pacifique des forces. C'est dans la lutte armée pour la libération nationale et dans la violence révolutionnaire que de nouvelles victoires ont été gagnées. L'opportunisme du PCF et de ses dirigeants devient finalement du révisionnisme, lorsque le Parti s'aligne sur les positions de Khrouchtchev et dénonce le Parti

Communiste Chinois et du Président Mao en 1960, qui eux continuent à hisser le drapeau rouge de l'idéologie prolétarienne. Thorez, qui a été l'homme de la situation à partir de 1930, autour duquel le Parti a forgé ses années les plus prometteuses, est aussi celui qui le vend aux sirènes du révisionnisme.

Le révisionnisme, c'est le fossoyeur du Parti Communiste. Il existe autant d'exemples que de Partis, mais la leçon est la suivante : le Parti est une contradiction, et une contradiction est déterminée en définitive par ses aspects internes. Opposé au communisme, le révisionnisme tente de pourrir le Parti et de le transformer en son contraire. Au sein du Parti, l'opportunisme qui ne rencontre pas de résistance peut prendre le Parti et y développer le révisionnisme. C'est l'ennemi décisif. Dans le Parti Communiste de France, le révisionnisme a accompli la transformation de l'outil de prise de pouvoir du prolétariat en une coquille vide à peine reconnaissable. Dénué d'idéologie prolétarienne, divisé entre opportunistes qui veulent le vendre à telle ou telle coalition électorale, le « PCF » de 2020 n'a plus rien à voir avec un Parti Communiste. La nostalgie n'est pas une ligne politique, et les communistes ne ravivent pas les cadavres.

Reconstituer le Parti aujourd'hui, cela signifie lutter pour imposer la ligne rouge contre toutes les formes d'opportunisme et de révisionnisme. Spécialement, c'est l'imposer contre les formes d'opportunisme les plus « nouvelles » et camouflées. Ces dernières années, les communistes ont par exemple dû lutter contre l'avakianisme, né du Parti Communiste Révolutionnaire des USA, membre du Mouvement Révolutionnaire Internationaliste. Dans la campagne pour le maoïsme, cette organisation et son principal leader, Avakian, ont adopté au détour des années 2000 la ligne du révisionnisme et du renoncement au maoïsme et à la guerre populaire. Au fond, les recettes des révisionnistes qui apparaissent çà et là ne sont pas différentes des vieilles soupes réformistes et social-démocrates que combattaient les communistes qui ont constitué le Parti en 1920.

## **III- LA LUTTE POUR LA RECONSTITUTION DU PARTI 100 ANS APRES ET NOS TÂCHES**

En synthèse des développements que nous avons apporté sur la constitution et la construction du Parti Communiste de France, nous pouvons tirer plusieurs conclusions :

1. Premièrement, que le Parti ne peut être reconstitué sans être armé de l'idéologie, c'est-à-dire à notre époque le marxisme-léninisme-maoïsme, et principalement les leçons du maoïsme, reconnu pleinement comme troisième et supérieure étape du marxisme. Cette idéologie ne peut être appliquée de manière superficielle, laissée dans les livres et hors des conditions concrètes du pays dans lequel nous décidons de reconstituer le Parti. C'est dans le feu de la lutte de classes que le Parti se reconstitue. « Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire » écrivait Lénine.

2. Deuxièmement, que le Parti doit être reconstitué en tant que Parti militarisé, c'est-à-dire capable de diriger la guerre populaire prolongée en France. Il lui faut pour cela développer sa ligne politique générale, et placer au centre de celle-ci sa ligne militaire, garante de la juste ligne communiste que « le Parti commande au fusil », et non l'inverse. En addition, le Parti ainsi reconstitué dispose d'un programme, qui expose ses objectifs et ses buts clairement à l'ensemble de la classe et des masses.

3. Troisièmement, que le Parti Communiste doit être reconstitué dans la lutte contre l'opportunisme et le révisionnisme, pour forger une organisation qui soit l'axe directeur du mouvement révolutionnaire, le réel chef politique du prolétariat, qui entraîne avec lui les masses. Cela signifie établir une direction, toute l'organisation du Parti, et une ligne de masse du Parti au sein de la ligne politique générale.

4. Quatrièmement, que la reconstitution du Parti prend sa place dans le processus de la révolution prolétarienne mondiale. Le Parti Communiste reconstitué doit avoir pour principe l'internationalisme prolétarien, et adopter une position juste à l'égard de l'initiative de reconstitution de l'Internationale Communiste unie derrière l'idéologie prolétarienne de notre temps, le marxisme-léninisme-maoïsme, principalement maoïste. Il se considère comme partie et au service de la révolution prolétarienne mondiale.

La critique et l'autocritique, à la lumière de la théorie marxiste, sont la condition d'une activité militante juste dans ce sens qu'elles posent le problème de l'analyse du mouvement des masses sous tous ses aspects, des conditions de son développement, de l'analyse du mécontentement des travailleurs à tous les stades de l'exploitation capitaliste, de leurs désirs revendicatifs et de leur état d'organisation afin d'établir les conditions de leur entrée en lutte et de leur victoire.

**En avant ! Prenons nos responsabilités  
de communistes, les seules qui valent la  
peine !**

**Décidons d'assumer la reconstitution du  
Parti Communiste de France !  
Vive le Parti Communiste !**

# CRITIQUE ET AUTOCRITIQUE

Gaston Monmousseau  
(1949)



*Gaston Monmousseau avec Pierre Semard et Gabriel Péri, deux martyrs du Parti, dans les années 1930. Monmousseau sera partisan jusqu'à sa mort en 1960 de la ligne du marxisme-léninisme dans le Parti face à la vague révisionniste qui est en train de s'acharner à retourner celui-ci.*

La critique et l'autocritique, à la lumière de la théorie marxiste, sont la condition d'une activité militante juste dans ce sens dans ce sens que c'est le seul moyen qu'il y a de tirer toutes les leçons de chaque expérience, en recherchant les erreurs ou les faiblesses, en les analysant pour en découvrir les causes jusqu'à la racine afin de les corriger.

Il faut donc faire du bon travail et la critique et l'autocritique sont les seuls moyens de bien travailler.

Nous autres, militants avons précisément besoin de faire beaucoup d'efforts pour exprimer avec des mots simples, des idées claires traduisant les changements qui s'opèrent sous nos yeux.

Lorsqu'une vérité se fait jour dans notre esprit, nous oublions, le plus souvent, que la veille encore elle nous échappait.

Alors on fait son seigneur, on se répand en affirmations, on s'étonne que tout le monde n'ait pas compris en même temps ce que nous avons ignoré nous-mêmes pendant toute notre vie passée : on pontifie.

La connaissance du rôle de la critique et de l'autocritique est capitale pour un militant. Elle le fait redescendre les pieds sur la terre.

Elle lui fait comprendre que tout progrès dans les idées est le résultat d'efforts permanents qu'il a dû faire lui-même. Elle l'aide à comprendre l'inégalité du développement de la lutte des classes et du niveau politique des masses, l'influence des idéologies bourgeoises et des campagnes réactionnaires dans la conscience des travailleurs.

La connaissance du rôle de la critique et de l'autocritique rapproche le militant des masses, l'oblige à se faire, compréhensif,

à demeurer fraternel et modeste, et non paternaliste et pédant.

Pour bien connaître et aimer les masses il faut d'abord se bien connaître et se souvenir du chemin parcouru, c'est le seul moyen de se sentir de leur classe et de ne pas pontifier.

Je crois qu'il était nécessaire de faire descendre la question sur ce plan pour aider nos militants à passer de la critique et de l'autocritique mécaniques et inconscientes à la critique et à l'autocritique conscientes.

Un certain nombre de camarades, en effet, se refusent à la critique et à l'autocritique ou ne se livrent qu'à une critique ou à une autocritique formelle.

En allant au fond de ce refus ou de cette caricature d'autocritique on découvrira toujours soit un esprit de suffisance, soit des blessures d'amour-propre.

C'est la caractéristique du pontife qui ne veut pas s'être trompé, qui vit sur le passé, sur son expérience acquise, sur des idées acquises une fois pour toutes et qui, par conséquent, se trompe en trompant les autres.

Le matérialisme dialectique nous enseigne que tout, dans la nature, chez l'homme, dans le mouvement des classes et dans la société socialiste est le produit des oppositions, des contraires, c'est-à-dire d'un combat permanent.

C'est un combat permanent entre ce qui naît et ce qui va disparaître, entre ce qui naît et ce qui disparaît, entre l'avenir et le passé.

La pensée de l'homme qui est le reflet de la vie, est le produit de ce même combat.

Il s'ensuit que la pensée reflète la double pression du passé et de l'avenir, de ce qui est transmis et acquis et de ce qui va naître et s'imposer.

L'habitude de faire ceci, de faire cela de telle manière, à tel moment, dans un cadre

habituel, l'habitude n'est rien d'autre que la force du passé et pour avancer dans une autre direction, avec d'autres moyens, il nous faut combattre et vaincre l'habitude.

Il n'y a pas de bonnes habitudes : il y a de meilleures méthodes d'activité.

L'habitude est le résultat d'un état d'esprit donné à un certain moment, elle se prend et s'incruste en nous en raison de l'apparence d'immobilité du mouvement qui nous entoure, entre des changements brusques que nous n'avons pas prévus.

On a l'habitude de fumer sa pipe sans penser qu'elle peut nous indisposer et on ne se prend à combattre cette habitude que lorsque l'on ressent l'indisposition.

Et encore remet-on souvent à demain, et d'un jour à l'autre, la décision qu'il nous faut prendre, tellement l'habitude de penser et d'agir de telle et telle manière est ancrée en nous.

L'habitude sclérose la pensée qui se rapporte à elle : l'habitude devient ce qu'on appelle une seconde nature.

On prend des habitudes bureaucratiques et on pense bureaucratiquement. La force du passé l'emporte sur l'autre. On la défend contre qui la discute.

Elle est en vous.

Elle vous empêche d'analyser et de voir clair et on pontifie sans s'en rendre compte.

Seules la critique et l'autocritique conscientes nous rendent capables d'analyser ce qu'il y a d'habitudes en nous, quelles en est la nature, et de les combattre quand elles nous empêchent d'avancer.

On ne s'imagine pas ce que la morale bourgeoise a laissé de traces en nous.

Vous prenez la parole dans une assemblée syndicale ou un congrès, vous commettez une erreur flagrante sur tel sujet, vous tapez à côté, quelqu'un vous interrompt pour dire que vous vous trompez : c'est «un

adversaire» -si c'est est un il n'empêche que sur ce point il a raison- mais vous voilà parti, vous enfonçant dans votre erreur, essayant de prouver que ce n'en est pas une, ou vous «deshabillez» l'interrupteur : question «d'amour-propre».

Des amis, naturellement, vous applaudissent, vous êtes content, vous vous dites et vous leur dites : je lui ai rivé son clou : «suffisance».

Vous avez «rivé» les auditeurs attentifs et impartiaux à la conviction que vous avez tort et que ce n'est pas sérieux pour un militant : «mauvais travail».

Un camarade commet une faute contre ses camarades ou contre l'organisation, il le sait mais n'en veut pas convenir, question «d'amour-propre» : «moi» au-dessus de tout, «vous le savez aussi, mais vous le soutenez» : question «d'amitié personnelle» : l'amitié personnelle au-dessus de tout, l'intérêt de la vérité et de l'organisation viens après.

Mais ce «moi» au-dessus de tout n'est pas aussi d'aplomb sur ses jambes qu'il se l'imagine.

Il cherche aussitôt des points d'appui autour de lui parmi ses «amitiés personnelles» ou d'autres «moi» aussi chancelants que lui; s'il en trouve au sein de l'organisation c'est un «clan», un clan contre l'organisation.

De là il en cherche ailleurs, en dehors de l'organisation, il en trouve sans tarder parmi les adversaires : le «moi» au-dessus de tout ne marche plus qu'avec son fil à la patte vers le camp de la bourgeoisie qu'il baptisera pompeusement : «camp de la liberté» : cela s'appelle trahir sa classe.

La morale bourgeoise sert d'alibi et, chose curieuse, elle permet de vivre misérablement, méprisé, sans remords de conscience, car la conscience bourgeoise permet de vivre ainsi.

La morale bourgeoise nous empêche de nous dire franchement ce que nous devrions nous dire sans gêne aucune et sans risque

de troubler en quoi que ce soit nos rapports de camaraderie.

Un camarade a été placé à un poste.

Il est sérieux, honnête, fait ce qu'il peut, mais il s'avère que ce poste ne correspond pas à son niveau général. Il lui manque une qualité, et c'est précisément celle-là qu'il lui faudrait.

S'il fait son autocritique il s'en apercevra, il n'aura pas la conscience tranquille.

Mais ce n'est pas si simple.

Si ma manche est déchirée au coude, mon voisin le découvrira plus facilement que moi-même.

On vit dans sa peau et on n'y voit pas toujours clair, on devrait être reconnaissant aux amis qui nous ouvrent les yeux comme au médecin qui vous avertit du danger.

Si je me sens grippé je le dis bien.

Si l'on m'en fait la remarque je ne m'en fâche pas, et si l'on insiste pour que je me soigne je ne crierai pas contre je ne sais quelle entorse à l'amitié, j'irai me coucher.

Mais dans le cas du militant auquel il manque une qualité ou autre chose, voilà que s'interpose la question d'amour-propre, la peur de le heurter, de porter atteinte aux rapports d'amitié.

Comme si c'était un déshonneur de ne pas connaître tout, de ne pas être parfait, de ne pas savoir ou pouvoir tout faire, de ne pas être en un mot un militant universel.

Comme si c'était un déshonneur de vieillir, de sentir qu'on ne peut plus brasser tant de choses à la fois et qu'il faut concentrer ses efforts là où l'on peut mieux faire.

Pour dire ce que nous pensons à notre bon camarade jeune ou vieux ou ni l'un ni l'autre, nous prenons la chose de loin, nous tournons autour et même il arrive que, las de

tourner autour, nous lui cassons le morceau sans aucun ménagement cette fois, sans explication, à moins que nous lui fassions faire la commission.

Dans bien des cas les précautions sont nécessaires pour ne pas décourager des camarades qui n'ont pas accompli au même moment que nous le pas qui sépare la critique inconsciente de la critique consciente.

Mais je trouve que le plus souvent, cet embarras entre camarades témoigne d'une amitié formelle, superficielle, conventionnelle, qu'il est le reflet de rapport de fausse politesse petite-bourgeoise, qu'il conduit à l'hypocrisie, à l'accumulation des critiques, puis à des griefs réciproques, aux cancanages, et qu'il nuit aux rapports de réelle amitié qui doivent exister entre militants : se dire ouvertement, tranquillement la vérité, nous soumettre ensemble volontairement, consciemment, ouvertement et tranquillement à la critique et à l'autocritique, comme à une fonction nécessaire de l'activité militante.

Cette lutte que nous menons, c'est la lutte entre la nouvelle et la vieille morale, entre ce qui rentre en nous de l'homme nouveau et ce qu'il y a ou ce qui reste en nous d'individualisme petit-bourgeois.

Les blessures d'amour-propre, l'esprit de suffisance et le sectarisme par rapport à la critique et à l'autocritique conscientes sont les manifestations typiques de la morale et de l'individualisme petit-bourgeois basé sur l'appropriation individuelle des richesses et moyens de production : la liberté individuelle d'exploiter autrui, l'individu au-dessus de tout, libre de mentir, de se débrouiller aux dépens de n'importe qui, etc...

La critique et l'autocritique conscientes de notre comportement individuel et de notre activité militante sont les ressorts de la transformation de la conscience bourgeoise en conscience révolutionnaire.

La morale qui nous permet de confronter nos pensées et nos actes selon des principes

nouveaux est fondée sur les principes d'une société nouvelle, sur les principes d'une société sans classe, sur de nouveaux rapports de production entre les hommes, sur les principes d'une société socialiste et communiste.

Mais déjà cette conscience révolutionnaire a les éléments permanents de sa formation et de son développement dans le développement de la classe ouvrière et dans nos rapports avec les masses.

C'est dans la notion de nos devoirs envers la classe ouvrière que nous devons soumettre notre comportement à la critique et à l'autocritique, à l'autocritique intérieur ou publique, selon les cas et la nécessité.

La critique et l'autocritique ne sont pas des articles de foi, ni d'opportunité tactique, mais une loi de la dialectique établie à la lumière du matérialisme dialectique.

C'est par la critique et l'autocritique conscientes que nous arrivons à refouler en nous la morale réactionnaire bourgeoise et ce qui reste en nous d'individualisme petit-bourgeois, que nous nous délivrons des idéologies réactionnaires qui servent et servent encore aux pontifes du système capitaliste à gouverner les peuples qu'ils oppriment.

C'est ainsi que nous nous préparons à notre rôle de guides d'une humanité nouvelle fondée sur une morale supérieure.

**«Que les classes dirigeantes tremblent  
à l'idée d'une révolution communiste !  
Les prolétaires n'y ont à perdre que leurs  
chaînes, ils ont un monde à gagner.»**

**Marx & Engels**



**DRAPEAUROUGE.ORG**